



Étude qualitative « La Dernière Parure »

Hébergée par l'Association « Questionner Autrement le Soin »

Soutenue par la Fondation des Services Funéraires de la Ville de Paris

Réalisée par Catherine Le Grand-Sébille, socio-anthropologue



Sommaire

I) Contexte et questionnements p.3

Une constellation de questions pour les familles et autres proches

Des interrogations pour – et avec - les professionnels

Précisions méthodologiques

II) La dernière parure, un objet pour les chercheurs en sciences sociales ? p.7

III) La Parure, le vêtement, comme fait social p.14

Le linceul comme ultime parure

IV) Première et dernière parure. Vêtir les très petits morts aujourd'hui. Morts périnatales et du nourrisson p.16

Garder des images. Les photographies

Le choix des vêtements

Vêtir pour humaniser

Inhumé ou crématisé ?

Sort et dégradation des vêtements

V) Morts en pédiatrie p.26

VI) Les morts d'adultes p.29

L'évocation des derniers vêtements comme support à la narration

VII) Porter attention au vêtement en tant que professionnel, une éthique du prendre soin p.32

« Nous, ça nous choque ! ». Découper les vêtements, les maltraiter

Réparer ou pas la violence

Réparer le malheur

Créer des vêtements pour les morts

Ne pas taire les vols de vêtements

VIII) Conclusion p.41

Bibliographie p. 43

I) Contexte et questionnements :

La reconnaissance de la mort de la personne n'implique que rarement la destitution de son humanité. Le dernier vêtement (ou le linceul dont est recouvert le corps) confère au défunt une ultime dignité pour lui-même et pour les autres. Mais comment s'en est effectué le choix - si la religion ou les croyances de la personne décédée le permettent ? Qui décide et qui s'est chargé de cet habillement? Quels sont les enjeux symboliques présents dans ce moment du rituel, en France contemporaine? Quels sont les liens affectifs attachés à ces vêtements particuliers ? Autant de questions qui nous ont guidées pour cette étude qualitative qui s'est déroulée dans huit régions françaises pendant trois ans et s'est intéressée, du point de vue des personnes en soins palliatifs, des proches, et de celui des professionnels des chambres mortuaires et du funéraire, à la tenue, la parure, avec lesquelles le défunt – du fœtus au vieillard - est vêtu. Ce sont 120 entretiens qui ont été menés.

Une constellation de questions pour les familles et autres proches :

Quelle importance la préparation de cette vêtue/parure a-t-elle eu pour les proches? En ont-ils fait le choix et celui-ci a-t-il été contesté ou pas, par les autres membres de la famille ou de la communauté ? En avait-on parlé à la personne avant son décès? La famille considère-t-elle les vêtements mortuaires comme la dernière enveloppe du corps ? Se soucie-t-elle de ce que deviendront les vêtements avec la crémation, l'inhumation, ou le don du corps à la science ? Qui s'est chargé de cet habillement ? Les vêtements mis à part, quels sont les objets qui ont été ajoutés au corps du défunt ou à proximité de lui comme accessoires de parure ?
Quels sont les enjeux symboliques présents dans ce moment du rituel ?
Quels sont les liens affectifs attachés à ces vêtements et objets particuliers ?

Des interrogations pour – et avec - les professionnels :

Que pensent les professionnels du soin confrontés à l'existence ou non d'un dernier trousseau pour le patient ou résident ? Quels sont les points de vue des acteurs en chambres mortuaires et chambres funéraires sur cette dernière parure ? Que font les thanatopracteurs avec les vêtements ?

Quelles expériences, quelles surprises, quelles difficultés peuvent partager ces praticiens de terrain dans la réflexion anthropologique aux dimensions modestes que nous souhaitons initier sur les rites funéraires aujourd'hui où la personnalisation/personnification prime de plus en plus souvent notamment au travers du dernier vêtement ? D'un point de vue pragmatique, comment fait-on en fonction des situations et des contextes, quand on est bénévole ou salarié ?

Sur quels éventuels nuances et conflits liés aux différentes cultures familiales les professionnels pouvaient-ils nous éclairer ?

Mais aussi, comment travaillent aujourd'hui les chercheurs sur les dimensions religieuses, historiques et sociales de la vêtue mortuaire ?

Précisions méthodologiques

Il s'agit là d'une recherche qualitative et d'approche compréhensive, à caractère exploratoire, qui s'impose cependant la formalisation et le souci d'intelligibilité des éprouvés et des pratiques.

Les méthodes qualitatives sont pertinentes dans les situations sensibles comme celle-ci, mais cela demande d'être particulièrement vigilant aux conditions de l'entretien : savoir renoncer à certaines questions, garder une attitude authentiquement bienveillante, ne pas quitter et laisser seul un répondant dans le désarroi. Nous nous sommes aussi demandés initialement si il était éthiquement justifié et possible de mener une recherche sur cette question des vêtements mortuaires et quels pouvaient en être les enjeux pour les personnes participantes.

L'attention portée aux dimensions affectives, psychiques et éthiques a été mobilisée tout autant quand il s'agissait d'écouter des parents endeuillés par le décès d'un bébé qu'il a fallu vêtir une dernière fois, que pour soutenir un professionnel rapportant l'épreuve extrême que représentent certaines réquisitions avec la collecte de fragments de vêtements et de tissus humains éparpillés...à la suite d'un accident, ou d'un suicide.

Précisons que c'est l'examen des expériences individuelles, du sens d'une expérience liée à un évènement pour un individu donné (ici, penser sa propre disparition ou celle d'un proche et pouvoir évoquer sa dernière parure, ou vêtir les morts de par son expérience professionnelle) qui était visé. La réalité de l'évènement

est liée à sa perception subjective par le sujet pris dans son contexte, avec les capacités langagières qui sont les siennes.

Une enquête préliminaire était indispensable pour tester une première trame d'entretien, sa capacité à obtenir des données analysables, la pertinence des thèmes abordés et pour une mise à jour éventuelle de thèmes nouveaux, non identifiés au préalable.

Les entretiens approfondis ont été peu directifs, ce qui permettait d'obtenir des informations plus personnelles sur l'histoire du répondant, y compris sur ses expériences antérieures plus ou moins éloignées des thématiques de la recherche (nous pensons par exemple aux situations fréquentes où notre informateur évoquait le décès de ses propres parents alors que nous venions l'interroger sur son activité professionnelle). Nos entretiens ont pris parfois la forme d'une conversation, mais dans la mesure du possible, nous avons toujours veillé à enregistrer ce type d'échange pour le retranscrire ou prendre des notes précises.

Nous avons complété la liste des thèmes au fur et à mesure de la recherche. Ainsi les questions sur les vêtements découpés, ou la place de l'humour quand on habille les morts, ont été ajoutées à notre guide d'entretien parce que ces thématiques affleuraient dans les premières données colligées. Nous avons une nouvelle fois vérifié combien il était important de commencer l'analyse en parallèle de la réalisation de nouveaux entretiens, afin que les nouvelles thématiques puissent être reconnues, intégrées dans l'analyse et abordées dans la poursuite de l'enquête.

Si la majorité de nos entretiens étaient individuels, nous avons aussi organisé quelques focus-groups avec des professionnels des chambres mortuaires et du funéraire, sans perdre de vue que ces entretiens collectifs ne sont pas aptes à recueillir un point de vue minoritaire ou à aborder des thématiques sensibles ou à forte composante intime. En outre, des phénomènes de groupe peuvent empêcher certains de s'exprimer et à l'inverse donner trop de poids à ceux qui sont en position de leader. Nous prendrons l'exemple de l'habillement des défunts dans une entreprise du funéraire quand un responsable affirmait devant l'équipe qu' « *ici, on ne se moque jamais du corps des personnes ou de comment on va les habiller* », alors qu'un des salariés qui nous raccompagnait sur le parking témoignait, pour ce même collectif de travail, de « *vannes très fréquentes sur les obèses* ».

Mais ces focus-groups étaient parfois le seul moyen d'interviewer les personnes pour des raisons d'horaires, ou d'organisation du travail d'équipe, mais aussi pour des raisons de timidité ou de pudeur, ou encore de désir de contrôler la parole des autres : « *Ici, on travaille tous ensemble, on doit pouvoir parler publiquement de comment on travaille* ».

Ces 120 entretiens ou témoignages ont été en partie retranscrits, puis tous, analysés.

Ils se composent ainsi : Les témoignages de familles les plus nombreux concernent les morts périnatales et la mort du nourrisson (51) grâce aux associations et services de maternité qui nous connaissent bien en raison de nos précédentes études et actions de formation. Pour les enfants et adolescents (5 entretiens avec des parents). Auprès de proches de personnes adultes et/ou âgées décédées, 12 entretiens menés avec les familles grâce aux soignants en EHPAD et Unité de Soins palliatifs qui ont favorisé les contacts. Nous avons fait le constat d'une moins grande réactivité des associations pour nous aider dans ces prises de contact.

Pour les professionnels du soin, des chambres mortuaires et du funéraire, 42 entretiens ont menés. En outre, 15 rencontres ont eu lieu avec des patients en soins palliatifs et des résidents vivants qui ont accepté d'évoquer avec nous ce dernier trousseau.

L'analyse des retranscriptions : C'est une analyse thématique qui a été retenue, s'appuyant sur le recueil des points de vue et du ressenti des personnes rencontrées. La reprise des données fait appel à la solidité théorique de l'approche compréhensive en sciences humaines et sociales. Elle renvoie à la prise en considération de l'ensemble des facteurs, notamment intentionnels ou signifiants, qui entrent en jeu dans les comportements, les idées, les représentations et ouvrent un accès à leur logique.

Rappelons qu'en recherche qualitative, les résultats ne sont pas donnés en chiffres mais sous forme descriptive : « la majorité, la plupart, quelques-uns, une petite minorité, etc. ». En effet, qu'un grand groupe de personnes donne un point de vue identique sur une expérience, n'en augmente pas l'importance pour les résultats, car cela ne permet pas de répondre de manière la plus juste et la plus exhaustive aux questions qu'on se pose. Pour la méthode qualitative, des entretiens avec quelques

individus qui rendent compte de manière suffisamment détaillée de leur expérience peuvent suffire à en découvrir les éléments essentiels.

Ce travail d'enquête fédère différents témoignages, et espère en pointer les récurrences, les éléments significatifs mais aussi les divergences. Nous espérons que ces quelques données seront jugées sur ce qu'elles contribuent à dévoiler, à éclairer, plutôt que sur ce qu'elles omettent. Nous remercions tous ceux qui ont accepté de témoigner. Nous leur avons promis la confidentialité, ne souhaitant pas les exposer davantage dans la vérité et la valeur de l'expérience qu'ils nous ont confiée.

II) La dernière parure, un objet pour les chercheurs en sciences sociales ?

Lorsqu'on réalise une revue de la littérature et un bref « état de l'art » dans le champ académique, on peut faire quelques constats, et d'abord celui du peu d'ouvrages existant sur cette question.

Quelles sont les périodes historiques privilégiées par ces rares travaux ? Il apparaît que les études sur les vêtements funéraires et les habits des morts portent majoritairement sur l'Antiquité. L'Égypte Antique est un sujet de prédilection, car les rituels funéraires y ont une place capitale, ainsi que la Grèce, et plus généralement le bassin méditerranéen. La seconde période ayant beaucoup inspiré les chercheurs dans les disciplines historiques autour des vêtements funéraires est sans conteste le Moyen-âge. En effet, ces dix siècles de la longue époque médiévale se sont particulièrement prêtés à l'étude des symbolismes, de la spiritualité, de la religion, et de la mort. On peut citer bien sûr Jean-Claude Schmitt qui publie en 1994 chez Gallimard « *Les Revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale* », ou encore Cécile Treffort, « *Du mort vêtu à la nudité eschatologique (XIe-XIIIe siècles)* » paru aux Presses universitaires de Provence, en 2001.

Le XXe siècle est aussi étudié, par les historiens, mais davantage sur les transformations du port des vêtements de deuil, par exemple, que sur les habits des morts eux-mêmes. Remarquons qu'il est souvent question des vêtements mortuaires au détour de descriptions plus larges du déroulement des obsèques

Un autre constat porte sur les localisations géographiques et culturelles de l'intérêt suscité par les chercheurs. Elles se sont déplacées avec le « regard éloigné » des anthropologues. C'est ce qui fait aux yeux de Claude Lévi-Strauss « l'essence et l'originalité de l'approche ethnologique » contraignant l'ethnologue à regarder très loin, vers des cultures très différentes de la sienne et à apprendre en même temps à regarder sa propre culture de loin, comme s'il appartenait lui-même à une culture différente.

Ainsi les pratiques funéraires vestimentaires de certaines « tribus », ethnies, ou sociétés lointaines ont attiré la curiosité des anthropologues et des collectionneurs tout au long du XXe siècle, mais aussi celle d'un public averti, modifiant le point de focus traditionnel des historiens, la vieille Europe, au profit d'autres lieux en Afrique ou en Océanie par exemple. Ce qui suscite l'intérêt, dans les recherches et les musées ethnographiques, ce sont autant les habits, objets et bijoux dont est couvert le défunt dans la première séquence des funérailles, que la présence à distance, du vêtement ou du linceul, dans des séquences rituelles plus éloignées dans le temps. Cette fréquentation de l'exotique s'est encore accentuée au début du XXIe siècle avec l'essor du tourisme de masse. Pensons, par exemple, à certaines sociétés indonésiennes ou malgaches pour qui les vêtements sont utiles et utilisés pour réjouir les morts. Ainsi, la fête indonésienne où on danse avec les morts, « Ma'nene » qui a lieu tous les trois ans dans certains villages Torajas (650000 personnes), est-elle largement documentée dans les guides touristiques où le voyageur va se familiariser avec ce rite qui consiste à déterrer les morts, les habiller des plus jolis vêtements et « faire la fête avec eux », en signe de respect. Lorsque la cérémonie est finie, on remet le corps dans son cercueil habillé de ses nouveaux vêtements, en donnant rendez-vous au défunt trois ans plus tard.

Sur des blogs très fréquentés, qui concernent les rites funéraires exotiques et lointains, nous avons pu lire cette remarque qui rapproche étonnamment les cultures : « *Nous à Madagascar, on fait quasiment la même chose, sauf que les morts ne sont pas habillés, simplement enveloppés dans des draps blancs, que l'on remplace tous les 3 à 5 ans, autour d'une grande fête (famadihana).* »

Serait-ce le destin des rites funéraires de devenir des *non-lieux*, produits de la « surmodernité », où d'après Marc Augé, les espaces et les expériences sont interchangeables ?

Pendant ce temps, et alors que le lointain se rapproche, la thématique des vêtements mortuaires en Europe de l'Ouest, est indirectement traitée par ces ethnologues qui ont pu apparaître à tort comme des folkloristes européenistes, ceci dans les années 1970-1990. C'est notamment le cas, en France, d'Yvonne Verdier ou de Françoise Loux vers laquelle nous retournerons dans le chapitre suivant pour interroger la notion d'ultime parure, ou encore d'Yvonne Preiswerk, qui avec Bernard Crettaz a profondément renouvelé les études sur la mort en Suisse Romande.

Y. Preiswerk était lucide quand elle interrogeait ainsi le peu d'enthousiasme qu'offraient les rites d'un « ici » passé de mode : *« Serait-ce parce que le rituel funéraire est moins spectaculaire chez nous ou simplement qu'il est quelque part si proche qu'il mérite discrétion ? Pourtant affronter la mort et se séparer de ses défunts appelle ici, tout comme ailleurs, des gestes individuels et collectifs dans lesquels les hommes se reconnaissent. »*

Notons que ce désintérêt recule avec le début des années 2000 où la moyenne des publications sur la mort et le deuil, croît considérablement en France.

On peut enfin constater que la littérature scientifique en langue anglaise n'est pas très développée en ce qui concerne le vêtement funéraire dans la période contemporaine, alors qu'elle l'était par le passé, et davantage dans le champ historique.

Notons tout de même qu'en effectuant cette recherche bibliographique en France, nous n'avons pas accès à l'intégralité des publications internationales, qui ne sont pas toujours numérisées et disponibles. Des collègues chercheurs nous confirment ainsi qu'un pays comme le Mexique regorge d'un matériel passionnant sur le sujet, souvent confidentiel, sans qu'il soit aisé d'y accéder depuis la France.

On l'aura compris, le thème de l'habit mortuaire n'est pas un thème récurrent dans le champ académique aujourd'hui. Il nous a été difficile de trouver des éléments intéressants en s'en tenant au seul domaine des productions universitaires en sciences sociales.

C'est bien davantage dans les centres d'études religieuses, ou les écrits dogmatiques, que ce soit dans des ouvrages ou sur des sites internet dédiés, que le thème du vêtement funéraire est développé, négligeant malheureusement ce qu'il en est des rites laïcs.

Par exemple, on trouve sous la forme de consignes religieuses, sur des sites dédiés aux religions musulmanes et juives, des pratiques concernant la toilette et l'habillement

mortuaires, ainsi qu'un rappel des coutumes ancestrales qui, pour certaines, perdurent et que connaissent bien plusieurs des professionnels des chambres mortuaires ou du funéraire rencontrés au cours de notre enquête. On sait qu'aujourd'hui encore, chez les juifs pratiquants, toilette et habillage rituels sont confiés aux membres de la «'Hébra Kadicha » - la « Sainte confrérie » - choisis pour leur dévouement et leur piété. C'est à eux qu'il incombe, à l'issue de la tahara, de revêtir le mort de ses derniers vêtements ou plus exactement du (« takhrikhin », linceul) fait de simple toile blanche de coton ou de lin, et identique pour tous, avant de déposer délicatement le défunt dans le cercueil. La déchirure rituelle des vêtements a aussi été évoquée par nos répondants, mais elle est souvent considérée comme un trait plus archaïque¹. « *C'est un truc qui surprend si on y est pas préparé* » ou encore « *C'est rituel pour eux, mais quand on voit dans notre culture combien les plus âgés notamment font attention à leur tenue pour assister aux enterrements, la déchirure des vêtements chez les juifs, c'est pas compréhensible d'emblée* ». L'incompréhension est encore plus grande devant cette autre pratique rituelle régulièrement évoquée dans le milieu du funéraire, à voix basse : l'assouplissement des articulations du défunt. À un point tel que le responsable des Pompes funèbres des Trois Frontières, Marc Sutter à Saint-Louis, en Alsace, doit écrire sur son site :

« Le thanatopracteur que je suis en profite pour faire taire une rumeur : les os ne sont jamais brisés pour effectuer une toilette mortuaire. Les toiletteurs sont

¹ La déchirure rituelle « Keria », dans le judaïsme est d'ailleurs particulièrement documentée. Voir, par exemple « Comme signe visible de leur deuil, les sept proches parents ont l'obligation de pratiquer une déchirure à leur vêtement. Cette « keria » est effectuée à l'un des moments où l'émotion est particulièrement vive : si on ne l'a pas faite en présence du mort, à l'instant du décès, on l'effectuera lors de la demande de pardon après la tahara, ou bien au moment (ô combien douloureux) où le cercueil quitte la maison, ou enfin au cimetière, pendant la mise en terre, et avant que la fosse ne soit comblée. Avant la keria, les endeuillés récitent en entier la bénédiction. Puis, se tenant debout, ils déchirent leur vêtement à hauteur du cœur, à partir du bord et de haut en bas, sur une longueur de 10 cm. Selon un usage assez répandu, le rabbin ou un membre de la 'hébra, incise d'abord le vêtement avec un canif ou des ciseaux, après quoi l'endeuillé achève lui-même la déchirure à la main.

- Dans le rite séfarade, on déchire uniquement la chemise.

- Dans le rite ashkénaze, on déchire plutôt la veste, dans la mesure où on a l'habitude d'en porter une constamment. (Les vêtements saisonniers tels que manteaux, imperméables ou pull-overs n'ont pas besoin d'être déchirés). Les enfants, en deuil pour leurs parents, devront, d'après de nombreux avis, déchirer aussi leur chemise. La keria des enfants présente, en effet, un caractère plus grave que celle des autres proches parents (conjoint y compris), marqué encore par les différences suivantes (tous rites confondus) :

- la déchirure est pratiquée du côté gauche (celui du cœur) pour les enfants, à droite pour les autres parents du défunt

- les enfants doivent arborer cette déchirure durant les sept jours de deuil. S'ils se changeaient durant cette période, ils auraient à déchirer le second vêtement également (sauf quand on se change en l'honneur du chabbat). Ce n'est pas le cas pour les autres endeuillés

- après les trente jours, ceux-ci peuvent recoudre soigneusement l'endroit de la keria. Les enfants par contre, n'ont droit qu'à un raccommodage grossier

- enfin, si on apprend le décès d'un proche plus de trente jours après ses obsèques, on ne pratiquera la keria que s'il s'agit de son père ou de sa mère. »

spécialement formés à la manipulation des corps, et à l'assouplissement des articulations ».

Le responsable d'une autre exploitation précisera ceci : *« C'est drôle, ce qui nous choque c'est que ça puisse se passer tout près de nous et sur le corps de personnes qu'on aurait pu connaître, alors qu'on est beaucoup moins choqué par des pratiques rituelles encore plus violentes, mais comme elles concernent des inconnus dans des cultures très différentes de la nôtre, ça passe. Je dirai même qu'on est plus tolérant parce que c'est loin. Moi-même je vais fréquemment sur les sites canadiens ou suisses qui décrivent très bien les rites funéraires du bout du monde. Hier encore je regardais des images sur les rites polynésiens ».*

C'est ici l'occasion de dire combien la littérature thanatologique, ou les centres de ressources et documentation professionnelles (funéraire, thanatopraxie) offre des éléments intéressants et fournis sur le thème particulier de la vêtue mortuaire.

Il serait pertinent – comme prolongement à cette enquête - d'étudier la manière dont sont prodiguées les consignes concernant les pratiques vestimentaires mortuaires d'aujourd'hui dans nos sociétés et en quoi, au nom d'une modernité qui invite à s'émanciper – au moins en partie - des traditions, elles produisent de nouvelles normes ².

Ces sites peuvent être destinés aux familles et au grand public, ou aux futurs professionnels en formation. On trouve ainsi sur le site de *thanatofrance*, la rubrique L'habillage des défunts – Conseil & texte de l' EFSSM, publié le 7 juillet 2009, ces précisions très concrètes :

« Depuis de nombreuses années maintenant, les familles souhaitent que leur défunt parte avec ses habits préparés dans ce but. C'est souvent un costume du "dimanche". Le défunt ne doit point être revêtu d'habits communs. Il faut veiller malgré tout à la propreté de ces

² Cf. « Voyons ensemble comment habiller le défunt », sur le site assurance.obseques.fr

« Costume d'apparat ou tenue casual ? On a coutume d'ensevelir les morts dans leurs plus beaux apparats : un costume élégant, une jolie robe etc. Longtemps on a rejoint sa dernière demeure vêtu de ses habits du dimanche, avec chaussures cirées, cravate et pochette... Aujourd'hui les mœurs évoluent et rien n'empêche de gagner l'au-delà dans la tenue que l'on affectionne le plus, avec jeans et T-shirt, en jogging, en tutu, habillé en libellule : nulle loi ne s'y oppose en théorie ... hormis un souci de décence. Reste à formuler ce souhait dans son testament ou à informer ses proches en prenant ses dispositions afin qu'ils exécutent ces ordres sans les trahir. On partira donc vers sa tombe dans le confort d'une vêtue qu'on a appréciée, sans plus sacrifier aux diktats de la représentation sociale.

On peut par ailleurs être enseveli avec certains bijoux et colifichets fétiches... Il faut néanmoins tenir compte de certains impératifs avant de jeter son dévolu sur une tenue extravagante. Difficile par exemple de tenir dans un cercueil en carton, habillé en crinoline, en robe à panier ou en armure. Idem pour une panoplie de cosplayer avec ailes et maquillage, il faut savoir rester « raisonnable » et tenir compte des impératifs que constituent les dimensions du tombeau, le volume et le poids de la bière... et la difficulté que constitue l'acte même d'habiller un corps soumis à la rigidité cadavérique. »

habits et ne pas hésiter à les faire changer. Tous les habits apportés doivent être utilisés y compris les chaussures.

La technique pour l'habillage consiste-après avoir passé les sous-vêtements, les chaussettes, bas ou collants et le pantalon ou la jupe, à enfiler les habits à manche par dessus la tête, après les avoir étalés à l'envers sur le corps, c'est-à-dire vue dorsalement et col disposé sur le bassin.

Les manches sont glissées le long des bras, ceux-ci seront relevés derrière la tête et il suffira de ramener la partie dorsale de l'habit par dessus la tête et le col se trouvera à sa bonne place.

D'où l'importance de bien manipuler le corps, de la rupture de la rigidité cadavérique et d'une parfaite propreté du corps. A ce stade, il est trop tard pour laver les cheveux ou le corps de toutes souillures.

Les manches, inévitablement torsadées et les pans d'habits seront tendus en veillant à bien aligner l'épaule et lorsque tout sera en place, c'est seulement à ce moment là que les boutons seront boutonnés. Car si un bouton se détache, il faut le recoudre.

Pour éviter que les habits ne "baillent" en amas sur la poitrine, ils doivent être tendus systématiquement l'un après l'autre. Pour faire ce geste, point n'est besoin de retourner complètement le corps sur le ventre, il suffit de le tourner par demi-côté en exerçant une traction au niveau de l'épaule et des fesses en le ramenant à soi pour "descendre" les habits dans le dos et remonter slip ou pantalon dans la même opération. Agir de même pour le côté opposé. Ceci pour chaque habit.

Cela demande un peu de doigté et de logique c'est aussi le but des stages pratiques.

Pour effectuer les habillages, ayez toujours les mains propres, sans dépôts de produits de maquillage ni de talc contenus dans les gants.

Il est un point particulier qui présente toujours des difficultés pour le débutant, c'est le noeud de cravate. La plupart du temps, il y a une cravate quelle qu'elle ait été la position sociale du défunt car il existe des cravates pour tous les goûts, stricte ou fantaisie, tissu, soie ou cuir.

La cravate est un symbole du goût et du savoir-vivre. Il existe plusieurs façons de la porter, serrée au cou, relâchée largement, volumineuse... Dans le cas d'un défunt, il est de coutume de la remonter sous le col, le dernier bouton de la chemise fermé. Elle sera centrée parfaitement pour cacher le dernier bouton et donner une impression d'équilibre ».

D'autres sources, sont présentes, dans la presse écrite – surtout à proximité de la Toussaint - et sur des sites internet d'informations dédiés à la mort et à la spiritualité, qui évoquent de plus en plus fréquemment le souci d'obsèques écologiques. Ces sources sont de puissants vecteurs de la diffusion à l'échelon mondial des préoccupations environnementales.

On y apprend par exemple que dès 2010, et afin de préserver l'environnement, il existait à Sydney en Australie un cimetière vert, catholique, où les défunts sont mis en terre dans des vêtements biodégradables, dans un cercueil en pin ou en osier non traité³.

Cette préoccupation écologique a été mentionnée dans plusieurs de nos entretiens. Elle offre d'ailleurs de nombreuses pistes pour continuer à investiguer ce thème des

³Cf. l'article de Marie-Morgane Le Moël, « En Australie, même les cimetières sont verts », publié le 29 septembre 2010 sur le Monde.fr et repris par le quotidien 20 minutes.

vêtements funéraires, comme nous le verrons un peu plus loin avec l'intérêt porté en France aux travaux de l'australienne Pia Interlandi.

Il est évidemment possible de trouver des matériaux très riches sur la dernière parure en explorant d'autres sphères de la littérature, celles du romanesque et de la fiction (la liste en est longue), ou bien la littérature de témoignages sur le deuil, ou encore les œuvres cinématographiques. Nous ne citerons que trois films plus ou moins récents. Le premier, *Departures*, film japonais du réalisateur : Yojiro Takita, sorti en 2009.

Les spectateurs y découvraient qu'au Japon, dans certains villages qui ont maintenu les traditions, les morts "subissent" un rituel filmé magnifiquement de préparation au voyage (changement de vêtements notamment, et maquillage). Notons que plusieurs de nos interlocuteurs, pendant cette enquête ont mentionné cette œuvre cinématographique comme étant celle qui valorise le mieux et avec le plus de sophistication le travail des artisans funéraires, chargés de préparer les défunts avant qu'ils ne soient remis aux services qui procéderont à leur crémation ou à leur inhumation.

Un autre film, français celui-ci, *120 Battements par minute*, du réalisateur Robin Campillo, et sorti en salle en août 2017, a retenu notre attention. On y voit l'habillage d'un mort du sida, Sean, 26 ans, interprété par Nahuel Pérez Biscayart. Le ton du film dans cette évocation des gestes à accomplir autour de la mort surprend par sa simplicité, à l'inverse de *Departures*. La dimension intimiste, très peu solennelle des manières de faire concrètes, domestiques, est cependant chargée d'une profonde émotion. De même les décisions collectives, en famille, entre amis, entre militants de ce qu'il convient de faire autour de ce décès ne prêtent, dans ce traitement cinématographique, à aucune grandiloquence.

Un dernier film, récent, de juin 2019, *Être vivant et le savoir*, d'Alain Cavalier, renvoie dans deux séquences à l'importance des vêtements mortuaires et fait directement écho à des thématiques présentes dans notre enquête : le choix des derniers vêtements alors que l'on est en grande proximité de la mort, et la distribution des vêtements de la personne décédée aux proches et amis. *Être vivant et le savoir* commence par l'évocation d'une amie d'adolescence d'Alain Cavalier, Anne, à qui il a rendu visite juste avant son suicide assisté en Suisse. Elle a mentionné avant de mourir quel vêtement (une robe chasuble) et quelles chaussettes hautes et chaudes

lui étaient indispensables pour cet ultime passage. Puis, de son projet d'adapter un roman d'Emmanuèle Bernheim, interrompu par le décès de l'auteure, Alain Cavalier tire un film bouleversant et sensible, jusqu'au moment où se partagent entre ses amis et ses proches, les vêtements d'Emmanuelle B. Ces deux scènes, si rares sur les écrans, prouvent que « son cinéma consiste justement à montrer que tout vaut la peine d'être filmé, c'est-à-dire sauvé de la disparition, qu'il n'y a rien de plus précieux ». Marcos Uzal, dans *Libération*.

III) La Parure, le vêtement, comme fait social

En France, le port du plus bel habit comme vêtue funéraire, s'inscrit dans une longue coutume sociale. Dans les temps anciens, les momies sont mises en scène et revêtent leurs plus beaux habits, afin de permettre, pense-t-on, la survivance du statut social de l'individu au-delà de sa mort biologique. Historiens et archéologues sont d'ailleurs nombreux à avoir analysé du côté de la recherche du prestige social de telles pratiques mortuaires⁴.

Dans la société française traditionnelle, écrit l'ethnologue Françoise Loux, préparer le mort, c'est aussi l'habiller. Cela ne se faisait pas n'importe comment. Le vêtement prenait la dimension de la parure, une dernière parure. Comme l'indique Françoise Loux, « Il était rituel de le vêtir d'habits de fête, que généralement le défunt avait mis de côté à cet effet. Il n'y avait d'ailleurs pas l'embarras du choix, on préférait reprendre le vêtement le plus chargé symboliquement, celui des noces. Le mort n'était donc pas seulement vêtu, il était paré... Ce n'était plus de son corps naturel qu'il était question dans ce rituel (...) On s'adressait alors au corps culturel ; civilisé, au corps cérémoniel. C'est lui qui était alors exposé aux membres de la famille et du village, déjà mythifié et en passe de devenir un élément de la lignée familiale et de la mémoire collective... Ainsi paré, hiératisé, le mort était prêt pour recevoir ses dernières visites à son domicile »⁵

Il nous importait de savoir si le corps habillé des défunts se présente toujours aujourd'hui, figé dans sa majesté ou sa solennité : hiératisé ? Ou si ces derniers

⁴ Certaines cultures méditerranéennes imposaient même de changer les morts, comme ce fut longtemps le cas pour les familles bourgeoises palermitaines qui devaient revoir la garde-robe de leurs défunts momifiés entreposés dans la célèbre crypte des Capucins. Voir les travaux de Bérange Soustre de Condat et Sophie Zénon.

⁵ Cf. Françoise Loux, *Traditions et soins d'aujourd'hui*, InterEditions, 1990, p.195

vêtements connaissaient le même sort que les sépultures ou les obsèques, une anticipation et une forte personnalisation.

Si nous avons retrouvé l'importance d'un tel souci de paraître en solennité en Martinique (Antilles françaises) ou en Corse, où les défunts sont encore souvent exposés⁶, c'est bien davantage dans les récits que font les professionnels des vêtements funéraires convenables ou indécentes et même indignes, que se dessinent le poids du regard social. Les morts n'échappent pas au fait que les vêtements qu'ils portent sont non seulement influencés par les codes sociaux, mais qu'ils sont aussi pris dans un système de normes et des règles non écrites, mais bien connues, qui définissent ce qui est convenable et de bon goût. Les sociologues ont bien montré que les sociétés européennes, à la différence de la société américaine, ont hérité d'une longue tradition de différenciation des groupes sociaux selon le vêtement. Aujourd'hui, la mondialisation et la diffusion des normes esthétiques à travers le monde laissent peut-être moins de place à la diversité, car les critères occidentaux se généralisent et s'imposent, néanmoins, les standards sont plus complexes que par le passé :

« Il n'y a plus d'uniformes stables et bien connus mais une série de « looks » entre lesquels il faut choisir. On se distingue désormais par une marque, un styliste, un créateur ou une boutique » écrit Jean-François Amadieu, dans *Le poids des apparences*. Nous ajouterons, une qualité de tissu, une coupe, qui font l'objet de jugements :

« Par chez nous, vous avez beaucoup de dames âgées qui décèdent et qui ont, il y a longtemps, travaillé dans les ateliers de bonneterie. Les vêtements qu'on nous apporte, pour l'habillement, sont d'une qualité incroyable. La façon est remarquable. Ce sont pourtant d'anciennes ouvrières, mais comment dire, c'est l'aristocratie ouvrière ! » Un agent de chambre mortuaire.

⁶ Aux Antilles, le mort était (et est encore le plus souvent) soigneusement préparé pour sa dernière demeure. Étendu sur des draps propres, il était entièrement déshabillé (en préservant toutefois son intimité) et lavé respectueusement avec eau et feuillage. L'eau de la toilette et les feuillages étaient conservés sous le lit du défunt. C'est seulement après le départ du corps que les feuillages étaient enterrés et l'eau du bain déversée dans un coin précis du jardin.

Pour sa dernière demeure, le mort était habillé avec de beaux vêtements, souvent neufs. Certaines personnes prévoyantes avaient déjà leurs vêtements pour leur enterrement (pou jou lan mô mwen). S'il n'avait rien prévu pour le jour de ses obsèques, la couturière du quartier confectionnait, en toute hâte, un habit pour le défunt. Nous retrouvons toujours aujourd'hui ce goût pour les vêtements neufs pour habiller les morts en Martinique et le respect de l'étiquette funéraire fait l'objet d'un contrôle social qui reste important.

Le linceul comme ultime parure

« La matière et l'usage du linceul font de lui une pièce vestimentaire à part, qui rompt l'opposition traditionnelle entre le nu et le vêtu, en introduisant une catégorie intermédiaire.

Tout comme le vêtement du vivant, le linceul se fait tour à tour protection, langage et symbole ». Cécile Treffort, 2001

Le linceul se singularise, se transforme. Ainsi l'article de Sharon van den Eerenbeemt-Penant, « Le linceul, accompagner et envelopper une dernière fois les disparus » rapporte qu'elle organise des ateliers créatifs où elle offre aux endeuillés la possibilité de faire et décorer un linceul, en dehors de toute connotation religieuse.⁷

Notons aussi, que le linceul n'a pas la neutralité sociale qu'on lui prête un peu vite. C'est un objet de distinction en fonction de la qualité du tissu utilisé, en atteste la grande variation de prix sur les sites commerciaux sur internet.

Adhérer à l'usage religieux du linceul peut d'autre part être contesté, comme chez cette jeune femme musulmane que nous avons rencontré et qui a souhaité témoigner de son trouble :

« Je n'avais jamais vu mon père nu, et je trouvais insupportable l'idée qu'il puisse l'être dans son linceul. J'ai eu de violentes discussions avec ma mère, car je lui disais que c'était indigne et que je voulais qu'il soit habillé, avec le linceul par dessus. Elle me rétorquait très fâchée que c'est de refuser l'humilité de la nudité qui était indigne ! J'en reste meurtrie »

IV) Première et dernière parure. Vêtir les très petits morts aujourd'hui. Morts périnatales et du nourrisson

Nous évoquerons dans ce chapitre le très petit défunt dans un contexte de mort périnatale, et plus particulièrement encore, la manière dont les parents peuvent en témoigner.

Les questions posées à ces familles ne sont pas si différentes de celles qui ont été posées dans le cadre de morts d'adultes : Quelle importance la préparation de cette vêtue/parure a-t-elle eu pour les proches? Qui a fait le choix et a-t-il été contesté ou pas, par les autres membres de la famille ou de la communauté? La famille

⁷ Cf. *Études sur la mort*, 2019, n°151

considère-t-elle les vêtements mortuaires comme la dernière enveloppe du corps ? Se soucie-t-elle de ce que deviendront les vêtements avec la crémation, l'inhumation ? Qui s'est chargé de cet habillement ?

Les vêtements mis à part, quels sont les objets qui ont été ajoutés au corps du défunt ou à proximité de lui comme accessoires de parure ? Quels sont les enjeux symboliques présents dans ce moment du rituel ? Quels sont les liens affectifs attachés à ces vêtements et objets particuliers ?

Pour le volet de cette étude consacré aux morts périnatales, quelques questions ont aussi été adressées à une douzaine de professionnels du funéraire et de soignants en maternité et en chambre mortuaire:

Que pensent-ils de ce dernier trousseau ? Était-ce aussi le premier pour cet enfant ? Quelles expériences, quelles surprises, quelles difficultés peuvent-ils partager dans cette réflexion anthropologique sur les rites funéraires aujourd'hui ? Comment fait-on en fonction des situations et des contextes, notamment lorsque le corps est trop petit ou trop abimé pour être vêtu ?⁸

Quelques données culturelles, religieuses et historiques sur la vêtue mortuaire des foetus et nourrissons : Dans l'article intitulé, « Corps exposés, corps parés, en occident chrétien dans les peintures et les photographies d'enfants morts (XVIe-XIXe siècles) », Marie-France Morel montre la riche symbolique des parures et accessoires qui accompagnent l'enfant décédé des siècles classiques. Vêtu d'un costume, ou d'habits blancs, entouré de fleurs, le bébé mort (et baptisé semble-t-il) figurait souvent dans les nombreux tableaux et photographies qu'elle a étudiés. Mentionnons aussi les travaux de Valérie Delattre sur les sépultures de nouveau-nés au Moyen Âge qui nous renseignent sur le fait que chaque enfant ait, peu après l'an Mil, à Blandy-les-Tours⁹, été inhumé ceint d'une enveloppe textile dont les effets de

⁸ Par l'intermédiaire des associations Nos-Tout-Petits, SPAMA et Naître et Vivre, ce sont 51 personnes (43 mères, 6 couples, mères et pères, 1 père, 1 grand-mère) qui ont accepté de témoigner. Leurs propos sont restitués en italiques.

Ces témoignages concernent 58 enfants (plusieurs familles ayant perdu plusieurs enfants)

Les causes du décès sont liées à la grande prématurité (23 situations), in utero (14), interruption médicale de grossesse (11), mort inattendue du nourrisson (5), Accident lors de l'accouchement (1).

L'âge des enfants décédés varie de 16 semaines de gestation à quelques jours après la naissance.

⁹ Les sépultures de nouveau-nés au Moyen-Âge: l'hypothèse d'un sanctuaire à répit précoce à Blandy-les-Tours (France, Seine-et-Marne), Diputació de Castelló: Servei d'Investigacions Arqueològiques i Prehistòriques 2008, accès en ligne : <http://dialnet.unirioja.es/servlet/oaiart?codigo=2796711>

contrainte, variés selon le mode de contention, sont parfois nettement visibles sur le squelette. Il apparaît, dit Valérie Delattre, que ces fœtus et nourrissons décédés sans avoir été baptisés, ont été largement enveloppés, comme pour les morts « ordinaires » d'adultes, dans des linges plus ou moins contraignants avant d'être déposés dans une fosse qui ressemble fortement à un sanctuaire à répit précoce. Ceci dit-elle, témoigne s'il le fallait encore, de l'estime accordée par les adultes, non seulement au salut mais à la dépouille de leur tout petit enfant et de l'affliction manifestée, de tout temps, devant la perte d'un enfant ¹⁰.

Pour notre part, et sans généraliser ces pratiques à la totalité du territoire français et à diverses époques, nous retenons cette présence précoce de linges ou linceuls. Remarquons qu'avec la médicalisation de la naissance, beaucoup plus tard, dans cette même région parisienne, on ne s'est pas embarrassé de telles protections et précautions pour entourer la dépouille des fœtus et mort-nés. Avant que les choses ne changent, vraiment, à la fin des années 1990, quand prend fin cet abrasement du symbolique sur lequel portent plusieurs de nos travaux ¹¹.

Nous partageons le point de vue d'Yves Delaporte, pour qui, dans son article sur *L'Anthropologie du vêtement*, la multiplicité et la fluidité des rôles et des statuts sociaux accompagnant l'apparition des sociétés industrielles et le phénomène d'urbanisation, a vu la codification rigoureuse du signe vestimentaire se dissoudre en un grand nombre de codes, qui ne sont d'ailleurs parfois que des variétés d'un même code. D'une certaine manière, la disparition de codes stricts et uniques autour des vêtements funéraires a enrichi la signification au moins autant qu'elle ne l'a appauvrie. La liberté d'utiliser le code à sa guise pour choisir le message que l'on désire transmettre, la possibilité même de créer de nouvelles variétés d'un code donné, ont entraîné, dit Delaporte, « un foisonnement de la signification ».

C'est ainsi que nous apparaît cette première et dernière parure : à la fois expression et inventivité de l'individualité humaine, et signifié général en tant qu'expression collective faisant système et histoire.

Le vêtement des morts peut se dire aujourd'hui à la fois parure et couverture corporelles. Nous ne pourrions trancher arbitrairement comme le faisait Leroi-Gourhan dans *Milieu et techniques* paru en 1945 quand il s'intéressait au vêtement :

¹⁰ Cf. notamment, outre les travaux de Marie-France Morel, ceux de Didier Lett et Jacky Gélis.

¹¹ « Anthropologie des morts périnatales » in *Mort du bébé et deuil périnatal*, sous la dir. de J. Clerget, Érès, coll. Spirale, n° 31, oct. 2004. Ou, « Anthropologie des morts périnatales » in *Encyclopédie de la naissance*, sous la dir. de M. Szejer et R. Frydman, Albin Michel, 2009.

« tout ce qui est clairement de la parure, anneaux, colliers, bracelets, etc., est rejeté », disait-il, « et on ne tiendra compte que des pièces qui couvrent une surface appréciable du corps, dans un but normal de protection ».

Protection, pudeur, ornementation, et personnalisation chargée d'affectivité sont les fonctions mêlées de la parure mortuaire que nous retrouvons dans les 51 témoignages de familles sur les morts périnatales que nous avons recueillis et retranscrits.

Tous les bébés ont été habillés à leur décès. Un seul, pour des raisons religieuses, a été enseveli dans un linceul, mais il avait été habillé auparavant. Les enfants ont été en grande majorité habillés par des professionnels. Principalement par des personnels soignants (sages femmes, infirmières, auxiliaires de puériculture et puéricultrice, foetopathologiste) mais aussi par les parents aidés ou pas par le personnel soignant. Certains parents (10%) ne se souviennent pas de qui a habillé leur enfant. Enfin, d'autres professionnels, de l'aumônerie, du funéraire, en plus petit nombre (moins de 10%) ont habillé les enfants décédés.

Les parents ont beaucoup apprécié l'aide, le soutien des professionnels pour cet habillage si particulier. Quelques-uns regrettent qu'on ne leur ait pas proposé d'habiller eux-mêmes leur enfant. Quelques autres reconnaissent qu'ils ne se sentaient pas la force de le faire.

Dans les vêtements mortuaires choisis par les parents pour vêtir leur enfant ou ceux proposés par l'hôpital, on trouve majoritairement des bodies, des pyjamas, des « dors bien », des grenouillères. Nous sommes alors loin de la parure évoquée par Françoise Loux, celle qui transforme la dépouille en corps cérémoniel. Mais ces vêtements, ordinairement destinés à la toute petite enfance, les parents ont cependant, voulu les personnaliser. Nous notons l'ajout de couvertures, de combinaisons, bonnets, pulls, brassières, nid d'ange, «angeline», tricotés principalement par les mères et grand-mères ou par des bénévoles d'associations. Certains vêtements ont été accessoirisés de broderies (petits cœurs, étoiles) d'un petit bouton « nounours » ayant appartenu à un frère, d'un passepoil en liberty rappelant celui du mariage des parents, d'un drap fait pour le trousseau de naissance par une grand-mère, mais aussi d'une médaille de la vierge, d'un bracelet rapporté lors d'un voyage.

Des enfants ont été revêtus soit d'une robe de baptême ou d'une robe qui « ressemblait à une robe de baptême », mais encore de « bloomer », de « béguin » et de bonnets divers.

Les parents ont très souvent été attentifs au choix des couleurs, des matières, indiquant que telle couleur était particulièrement adaptée parce que la teinte était « douce ». Les tons mauve, vieux rose, ont été choisis en fonction du teint de l'enfant « *cette couleur, il la portait bien* ». Certains vêtements sont choisis parmi les « *plus beaux* » comme un « *habit de princesse* », disent-ils.

Il est arrivé que certains aient été déçus par les vêtements proposés par l'hôpital, « *vêtements défraîchis* », pas adaptés à la taille du bébé, couleurs trop « kitch », voire même (mais c'est exceptionnel et lié à la très petite taille du corps) par l'absence de tout vêtement autre que des bandelettes de tissus utilisées en chirurgie ou des vêtements confectionnés avec des morceaux de tissus car « *aucun vêtement n'a été trouvé à la taille du bébé* ». Ou bien encore, les enfants étaient revêtus de tenues de poupée de la marque « Corolle » ou de gigoteuses de poupée pour ceux décédés très prématurément. Plusieurs parents regrettent de n'avoir pas eu de vêtement à la taille de leur enfant mort avant le terme.

Les enfants habillés de leur tenue mortuaire ont pratiquement toujours été accompagnés que ce soit pour la crémation ou l'inhumation de doudous et autres peluches. D'autres petits objets étaient souvent joints (des lettres, une médaille de baptême de la mère, une croix, des photos de la famille, des fleurs, « *tutute* », boîte à musique). Les professionnels des chambres mortuaires et funéraires confirment la présence de ces objets dans les petits cercueils, et précisent aussi avoir suggérer aux familles « *qui n'osaient pas le faire* », de procéder à ces ajouts « *pour que l'enfant ne parte pas seul* », « *qu'il y ait ces marques d'affection* ».

Précisons que certains parents ont acheté en double la parure mortuaire portée par leur enfant. Parfois, disent-ils, ils les sortent, les regardent, les touchent et disent que « *ça leur fait du bien* ». Ce contact avec les vêtements en double les relie à leur enfant. D'autres ont gardé le reste de laine qui avait servi à tricoter le dernier vêtement. Ou bien encore, un chemisier de soie brodé par un membre de la famille qui était destiné à être une pièce du vêtement mortuaire, mais que la mère a

souhaité conserver, car il avait été porté par l'enfant avant son décès. Faire mémoire fait sens avec ces thésaurisations improvisées.

Garder des images. Les photographies

Beaucoup de parents (près de 70%) ont pris eux-mêmes, ou fait prendre par les professionnels, des photos de leur enfant et aussi de leurs vêtements « à plat sur une table ». Ils sont contents de l'avoir fait, les regardent encore. Ce sont « *de précieux souvenirs* ».

Certains n'y ont pas pensé, « *avec l'état de choc nous n'y avons pas pensé et je regrette....* ». Ils regrettent aussi que l'hôpital ne l'ait pas proposé.

Cependant, quelques-uns ont refusé de prendre des photos car ils préfèrent, disent-ils « *conserver le souvenir de leur enfant vivant* ». Dans un couple, le père ne souhaitait pas que des photos soient prises. Il n'y a pas eu de photo. La mère maintenant, s'en désole.

Une mère dit ne pas y avoir pensé et suggère qu'il « *faudrait soumettre l'idée au service des pompes funèbres et des salons funéraires d'en faire quelques-unes et de les proposer ensuite aux parents* ». D'autres sont reconnaissants envers le personnel hospitalier d'avoir pris des photos : « *Nous n'avons pas fait de photos mais récupéré celles de la maternité car je ne savais pas que je pouvais en faire et que ceci m'aiderai dans mon deuil.* »

Cette mère indique en qui la concerne, la fonction et le devenir des photos de son enfant décédé ; « *Je l'ai pris en photo car je ne voulais pas que son visage puisse un jour s'effacer de ma mémoire. J'en garde une dans mon portefeuille. J'en ai aussi offerte une à ma mère et à ma belle mère. Il y en a également une rangée dans une enveloppe avec des photos de mon conjoint et moi et de notre fils aîné...Dans cette enveloppe toute notre famille est réunie* ». Et chacun n'imagine pas que sur ces photos, l'enfant soit nu.

Le choix des vêtements quand il a été possible s'est fait dans plusieurs registres :

- en privilégiant le confort de l'enfant, qu'il soit « *au chaud, comme pour un long sommeil* ». Plusieurs parents disent avoir effectivement chaudement vêtu leur enfant

pour qu'il n'ait pas froid, tout en étant conscients de l'incongruité du propos. Une mère indique que même mort, sans vêtement, elle aurait imaginé son bébé « *en train de frissonner* ». Ce souci « *de ne pas avoir froid* » se retrouve aussi dans les témoignages concernant les adultes (quand ils ont choisi eux-mêmes leur trousseau, ou quand les proches choisissent pour le défunt)

- selon un critère esthétique : que le vêtement mette en valeur la beauté de l'enfant. Comme le dit une mère, « *c'est la dernière tenue qu'elle allait porter alors il fallait qu'elle soit parfaite* ». Notons qu'à la différence du vêtement des plus âgés, adolescents ou adultes, on ne retrouve pas le critère de l'élégance ici.

- selon la portée symbolique : des vêtements sont évoqués comme répondant à une valeur religieuse (robe de baptême, linceul), des vêtements de couleur blanche ou claire renvoyant à la pureté. On se rapproche-là du « corps cérémoniel ». Ils sont aussi protecteurs comme enveloppes éloignant de la dureté du travail de la mort, des effets de la thanatomorphose.

- avec une teneur affective, signe de l'attachement parental (les vêtements devaient être de belle qualité à la hauteur de l'amour porté à l'enfant, vêtements réalisés par des proches)

- soulignant l'appartenance à une filiation comme les vêtements choisis ou confectionnés par les grands-parents, ou des pièces de vêtements déjà portés par des frères et sœurs et c'est l'appartenance à la fratrie qui est alors évoquée.

Certains parents disent ne pas avoir été invités à choisir des vêtements pour leur enfant décédé. Ce sont des professionnels qui ont alors choisi les vêtements, en fonction de ce qu'il y avait dans le service, et/ou avec des vêtements souvent confectionnés et donnés par des associations.

Beaucoup de parents ne précisent pas l'origine des autres vêtements. Dans les réponses colligées, nous comprenons que les vêtements proviennent soit d'achats par les parents en magasin, soit de vêtements confectionnés par les familles ou donnés par des associations.

Vêtir pour humaniser

Dans les raisons évoquées par les familles quant à l'importance de vêtir l'enfant décédé, la grande majorité des parents évoque la dignité de l'être humain en opposition à l'animal, le respect dû à l'enfant, l'obligation morale de faire « *entrer ce tout-petit dans l'humanité* », que ce soit un bébé comme les autres (notamment pour les bébés nés prématurément), qu'il soit vu « *au moins une fois comme un bébé «normal»*. Cette nécessité de la vêtue permet, disent certains parents, de conserver une image « *du bébé et non d'un corps sans vie* » et « *symboliquement d'adoucir le choc du placement dans le cercueil à la place du berceau* ».

Pour tous, cela semble tout simplement « *évident* », « *normal* », que leur enfant décédé ne soit pas enseveli ou crématisé nu. Nous sommes frappés par le fait que les parents ignorent le traitement réservé à ces corps, considérés comme des déchets et, il y a encore une vingtaine d'années (en tout cas dans certaines maternités françaises). Plus largement, et sur ce qui est dorénavant permis à l'hôpital, les parents disent l'importance qu'on leur laisse du temps. Temps précieux pour s'occuper encore de leur enfant : « *l'habiller, le câliner, le regarder, s'imprégner de son odeur, ancrer ses traits dans notre mémoire.* »

Le témoignage de Pierre Bétrémieux, pédiatre, réanimateur, qui a longtemps dirigé le service de néonatalogie au CHU de Rennes, rend bien compte des changements qui ont marqué ces deux dernières décennies. Il évoque d'abord le vêtement pour les enfants vivants :

« *Cette question des vêtements des bébés est extrêmement intéressante. Alors que les bébés étaient vêtus en maternité, dans les services de néonatalogie, on a longtemps gardé les bébés en couveuse tout nus avec une couche puis avec un simple « body ». Puis il y a vingt ans environ on s'est mis à les habiller, d'abord avec des vêtements "d'hôpital", puis avec des vêtements fournis par les parents, si ceux ci pouvaient en assurer la blanchisserie. La perte de vêtements personnels envoyés par erreur à la laverie centrale et qui étaient perdus faute d'être marqués du sceau du service, a été une source constante de soucis avec les mamans désolées qu'on*

ait égaré ce vêtement auquel elles attachaient une importance qui allait bien au-delà de la valeur marchande.

Peu à peu le corps médical s'est détendu et les infirmières ont habillé les bébés, même dans les unités très techniques, d'abord avec de grandes précautions pour les cathéters par crainte des infections ou de rendre les manipulations plus dangereuses. Il était difficile aussi de vêtir un bébé porteur d'un dispositif de respiration artificielle et il a fallu privilégier les vêtements qui ne s'enfilaient pas par la tête, mais plutôt s'ouvraient entièrement derrière. Aujourd'hui, allez savoir pourquoi, ça ne pose plus de problèmes dans la plupart des services; pourtant certains y restent opposés pour des raisons "pasteuriennes" imaginant que le linge lavé à la maison n'est pas garanti aussi propre que le linge lavé à l'hôpital; donc je crois que certains services refusent encore cette humanisation.

Pour ma part j'ai vu que les parents (c'était surtout les mamans qui l'exprimaient) prenaient un extrême plaisir à voir leur enfant vêtu du linge choisi et acheté par elles, et je trouve très dommageable de le leur interdire.

Ensuite, on a vu apparaître la problématique de "comment vêtir les bébés morts" surtout quand il s'agissait d'extrêmes prématurés d'environ 500 g qui n'entraient dans aucun vêtement sauf vêtements de poupée, ce qui a d'ailleurs été utilisé. On se servait aussi de rouleaux de Jersey (utilisés pour les pansements compliqués) pour faire des tuniques simples. Puis des sages-femmes se sont mises à confectionner des vêtements spéciaux et on peut trouver leurs sites sur internet. »

Dans ce mouvement de transformation profonde des pratiques en maternité, des sages-femmes se sont en effet mises à confectionner des vêtements spéciaux pour ces très petits morts. Des catalogues proposent ainsi des jolis habits pour des fœtus de 10 cms comme pour des bébés décédés à terme ¹². Elles rejoignaient en cela nombre de grands-mères qui ont commencé, dans les années 90 à tricoter pour les très petits défunts, comme en témoigne le Dr Maryse Dumoulin, pionnière dans l'accompagnement du deuil périnatal :

« Quand on a commencé à montrer les petits bébés, il y a des grands-mères qui ont dit, à leur fille ou belle-fille, « Pourquoi tu lui mettrais pas ce qu'on met d'habitude ? »

¹² C'est par exemple le cas de Caroline Dewaele qui a créé les vêtements « Clochadoudor » pour bébés décédés. Elle s'est mise, comme d'autres, à la confection de vêtements et de « nids d'anges » pour des corps d'enfants très petits. Le manque de vêtements disponibles ayant motivé son engagement.

C'est-à-dire le vêtement de l'enfant qui passe de nourrisson en nourrisson..., oui mais comme il fallait le mettre dans le linceul après, on le mettait juste un petit moment et puis on le récupérait, pour le bébé suivant. Il y avait ça, et après il y a eu ces grands-mères qui voulaient laisser quelque chose de la famille à l'enfant, et qui savaient tricoter. Au début, elles voyaient dans leur tête un peu les mesures, et elles confectionnaient des vêtements, mais après on leur donnait les mensurations, c'était plus simple. Ça c'est venu dans les années 92-93, ainsi les grands-parents trouvaient le moyen de ramener quelque chose à l'enfant. À ces vêtements se sont ajoutés les petits joujoux, les petits doudous qu'on ramenait. Quelque chose de la famille, des grands-parents, quelque chose pour l'inscrire dans la famille ».

Inhumé ou crématisé ?

Dans notre cohorte, les corps des enfants ont été quasiment à part égale soit inhumés, soit crématisés. Beaucoup des parents répondants n'ont pas justifié leur choix (plus de 70%).

Quelques parents qui ont fait le choix de l'inhumation ont indiqué la nécessité pour eux que l'enfant ne « *souffre plus* », que l'on « *ne touche plus à son corps, qu'il n'y ait pas d'atteinte de son corps* », ou encore que la crémation avec un corps si petit, ne permettrait de récupérer que les cendres des annexes, enfin pour des raisons « *religieuses et par éducation* ».

Les parents qui ont choisi la crémation la justifient par des raisons « *de praticité dans le cas d'un déménagement* » (2 familles), ou bien par l'impossibilité à imaginer un « *petit cercueil* » et par nécessité « *de le rendre à la vie et à la terre [cendres dispersées auprès d'un grand chêne] entourée de la vie et du cycle des saisons...* », enfin parce qu'il est possible de penser à l'enfant « *dans bien d'autres lieux qu'une tombe* ». Néanmoins, ces parents disent être allés quelques fois au jardin du souvenir où les cendres ont été dispersées.

Sort et dégradation des vêtements

Pratiquement tous les parents disent ne pas avoir pensé au sort des vêtements (leur dégradation) que le corps vêtu ait été inhumé ou crématisé. Une mère, dont l'enfant a été inhumé, dit y avoir pensé et c'est la raison pour laquelle, elle a acheté des

vêtements « *pas trop coûteux* ». Une autre au contraire pense à sa fille vêtue de ses plus beaux habits et l'imagine toujours habillée ainsi. Une autre n'y pense pas car le corps mort, pour elle, n'est qu'une enveloppe corporelle, l'âme de sa fille est à ses côtés et la protège. Une autre mère pense aux vêtements qu'elle a confectionnés pour son fils, c'est « *important* », dit elle, « *que les habits partent avec lui* ». Une autre pense aux vêtements de son enfant mais dit-elle, « *sans soucis* ».

Dans les remarques ajoutées, plusieurs parents se plaignent d'un manque d'informations sur ce qui allait se passer après le décès de leur enfant, auraient souhaité qu'on leur parle de leurs droits (à laver, habiller leur enfant, etc.). Ils auraient voulu qu'on les aide mieux à trouver des vêtements adaptés à la petite taille de leur enfant.

D'autres, au contraire sont reconnaissants envers le personnel de la maternité qui leur a offert des vêtements pour leur bébé. Plusieurs expriment leur gratitude aux associations qui fournissent des vêtements aux services de maternité. Ce père dit ainsi sa gratitude : « *C'est en faire des morts comme les autres. Tout aussi importants que les autres, même si ils sont tout petits. Mais vous savez combien ils sont grands dans nos cœurs* ».

Il semble se préciser dans cette étude que le vêtement mortuaire puisse se comprendre à la fois comme un objet symbolique, mémoriel mais aussi comme un « objet d'affection » selon l'expression de Véronique Dassié¹³.

Il nous apparaît aussi que le souci baptismal est infiniment moins fréquent qu'autrefois, pour ces enfants morts trop tôt. Mais l'appartenance humaine passe aujourd'hui par le souci de vêtir. Si « la survie spirituelle ne suffit plus à faire admettre l'indicible mort du naissant », comme l'écrit Nathalie Sage-Pranchère, dans son article sur les débuts de la réanimation néonatale¹⁴, nous le voyons aujourd'hui, l'accès au rite de la toilette mortuaire et de l'habillement, conjugués au rite de la nomination sortent du statut indésirable d'*inconnus sociaux*¹⁵ ces très petits morts.

V) Morts en pédiatrie

¹³ Cf., son article « La thésaurisation des objets-souvenirs : du chez soi au musée », in *Mémoire familiale, objets et économies affectives*, sous la direction de Tiphaine Barthélémy et Joël Candau, Éditions du CTHS, 2012 p. 115-128.

¹⁴ « La mort apparente du nouveau-né dans la littérature médicale (France, 1760-1900) », *Annales de démographie historique*, 2012/1 (n° 123).

¹⁵ L'expression est de Maryse Dumoulin.

C'est l'Association « Apprivoiser l'absence » qui nous a permis de recueillir 5 entretiens de visu.

L'enfant a ici vécu plus longtemps que dans le cadre des morts périnatales, mais nous retrouvons toutes les catégories déjà évoquées plus haut. S'y ajoutent les « marqueurs » du souvenir vécu et porté par l'enfant :

« On l'a fait tout beau. On avait déjà préparé ce qu'il allait mettre. Il a été enterré avec une chemise à col Mao, couleur safran « de la couleur des habits de moine tibétain, couleur de la sagesse. Une chemise que nous aimions bien, lui, moi et A. mon compagnon de l'époque. » (Mère d'un enfant de 14 ans décédé d'un cancer).

Mme M. a enseveli son fils dans un t-shirt précis aimé de lui et de même couleur et logo qu'un des siens. Un t-shirt à fort pouvoir émotionnel pour elle, car un des premiers mots de son fils avait été de nommer le personnage représenté sur son vêtement à elle. Plus tard, un t-shirt identique mais pour enfant, avait été offert à ce garçon par une amie. Un vêtement qui a une telle évidence de sens qu'il s'impose au parent.

« Je lui ai mis le t-shirt « Che Guevara » qu'il aimait. Le même que le mien que j'avais rapporté d'un voyage avant sa naissance. Il avait alors adoré ce t-shirt. Une amie lui en avait acheté un avec son prénom et le portait de Che Guevara. Pour moi, c'était une évidence, il ne pouvait pas partir sans cela. Son père avait changé sa couche et moi, j'ai mis son t-shirt et je lui ai laissé le mien près de lui. En fait il est parti avec le sien et le mien. » (Mère d'un enfant décédé à 3 ans)

Là aussi, le vêtement mortuaire est aujourd'hui « *objet d'affection* ».

Mais *l'objet d'affection* n'est pas le même pour tous les proches et s'engage alors négociations ou conflits que les professionnels nous rapportent souvent, mais aussi les familles. Cette mère d'une jeune adulte en témoigne :

« Pour les vêtements de la « dernière parure » comme vous dites, c'est sa sœur et son compagnon. Je leur ai dit « allez chercher les habits que vous souhaitez. »

- Comment ont-ils orienté leur choix ?

Des chaussures qu'elle aimait mais qui n'ont pas pu être mises car ses pieds avaient grossi. Une robe qu'ils appréciaient, c'était la dernière robe qu'elle avait mise à Noël, en lien avec une fête familiale et moi j'avais demandé un petit gilet qu'elle avait mis justement à Noël qui faisait un petit peu russe. Nous ne sommes pas russes. Elle

avait fait du russe et de mon côté, mon père est serbe. Et c'était un peu le côté des Balkans. Ils ont amené ces vêtements-là et un bracelet.

- Qui a choisi le bracelet ?

Sa sœur, je crois. Un bracelet qu'elle aimait

C'est le personnel de la chambre mortuaire qui a habillé votre fille ?

Oui, je pense que oui. Oui. C'est marrant le regard des autres. À la morgue, il y avait une jeune femme... A. avait eu un tuyau. Et elle avait eu un pansement avec une robe un peu décolletée. La jeune femme dit « ce serait bien de mettre un foulard pour cacher ce pansement ». Ce n'était pas notre idée. On a amené un foulard mais je trouvais que ça n'allait pas. Et j'ai dit « on va laisser comme ça. C'est comme ça qu'elle était les derniers jours. On va laisser le pansement. ». Et donc, je trouvais qu'elle avait l'air d'une princesse russe, slave.

...Et le jour de l'enterrement on a mis d'autres objets, des affaires qui lui appartenaient. Par exemple, la femme de son père avait fait des origamis pour elle. Elle l'a mis dans le cercueil. Mais ça faisait moche là où elle l'avait mis. Ça faisait comme des boucles d'oreilles. J'ai dit « on pourrait les mettre ailleurs ». Après je me suis dit que je l'avais peut-être vexée. Et moi je ne me souviens pas ce que j'ai mis de moi-même. Parce que ma mère qui n'a pas pu venir à la cérémonie m'avait dit « Je veux absolument que tu mettes une rose dans le cercueil, un rose un peu saumon. Et le matin avant 10 heures, tous les fleuristes sont fermés. Et j'ai vu un magasin avec un bouquet en vitrine. Je suis entrée et j'ai voulu acheter une rose. Finalement on me l'a donnée ! »

Les parents d'enfants décédés que nous avons rencontrés ont tous salué l'importance de ce qui n'est habituellement considéré, disent-ils, quand on évoque les obsèques, que comme un détail. « *Et pourtant ces vêtements, c'était tout lui !* ».

Le respect des choix vestimentaires, de la coiffure que l'enfant portait habituellement, est une attention qui permet certainement de maintenir, pour les proches, une proximité sereine avec l'enfant disparu. Les professionnels du funéraire ou des chambres mortuaires en sont bien conscients quand ils invitent les parents à faire avec eux, ou qu'ils demandent une photo de l'enfant pour « *être les plus fidèles possible à ce qu'il était juste avant de nous être confié* ».

En les écoutant, les uns et les autres, nous pensions au fait que le terme « habit » renvoie à habiter, se tenir, en rapport avec l'être ; alors qu'étymologiquement

« vêtement » serait du côté du voile, velum, se couvrir, plutôt en rapport avec l'avoir et le dévoilement.

Joseph Delteil a écrit de très belles pages sur ses habits desquels il disait « j'y suis étrangement chez moi »¹⁶. Pourrait-on dire la même chose des habits mortuaires ? Sans doute, quand cette mère nous confie : « *c'était tout lui* » !

Il est fréquent de considérer que le vêtement voile la pudeur... mais plus rare de penser le linge comme habitation. Un fil à tirer...alors que l'on parle souvent de « dernière demeure » pour le cercueil ou la tombe.

VI) Les morts d'adultes

Des situations variées ont été rencontrées lors de l'enquête. Certains, certaines surtout, cherchent pour leur dernier trousseau à allier tradition locale et confort. Ainsi ces dames tricoteuses de courtes capes en laine – sorte de liseuses - et chaussons mortuaires, rencontrées dans le Poitou, qui confectionnaient ceci pour elles-mêmes mais aussi pour toutes leurs co-résidentes, « *Que ça leur plaise ou pas* » ! La justification qui prévaut est bien sûr de veiller à ne pas avoir froid sous la terre et peut-être de « faire » communauté jusque dans la mort avec ces éléments de trousseau identiques.

« S'en tenir à la tradition », avec le costume sombre pour les hommes âgés, semblait être un motif tout à fait recevable, même si certains d'entre eux nous faisaient remarquer qu'ils seront des morts tout engoncés, tant ils n'avaient pas mis de costume depuis longtemps. L'épineuse question des chaussures fut souvent évoquée, mais on ne se résout pas « *à partir pieds-nus ou en chaussettes !* »

« Faire selon son désir » est une autre option, et choisir ce trousseau de son vivant, seule ou avec la complicité de proches, à donner lieu à de savoureux échanges.

Mais il est plusieurs fois apparu que le désir fait l'objet de négociations avec les proches : comme avec l'exemple de la jolie robe à manches courtes abandonnée au profit d'un petit tailleur, et le récit de cette femme d'une soixantaine d'années, rencontrée, quelques jours avant son décès, en Unité de Soins palliatifs :

« *Moi, à mon enterrement, j'aurai un petit ensemble bordeaux qui est presque de la couleur de la lampe de chevet avec un petit chemisier blanc en dessous. J'ai un*

¹⁶ *La Deltheillerie*, Grasset, 1963, p. 42.

tailleur que je ne mets plus depuis longtemps et qui est toujours au goût du jour parce que un tailleur, c'est un tailleur. Ça se démode très peu. C'est une jupe droite et un tailleur un peu court sur le devant, boutonné. Le col, c'est un col classique. Et ce sera un chemisier blanc en dessous. On en a déjà discuté avec mes filles. C'est elles qui ont choisi.

Vous n'avez pas eu à dire ce que vous voulez ?

« Si, j'avais eu une autre idée, et l'idée n'était pas très judicieuse, disons ».

C'était quoi votre idée ?

« C'était une robe de Noël. Mais je ne savais pas quand je décéderai, à quelle saison. Ça, c'était un certain temps. J'ai pensé, ça c'est manches courtes. Je serai incinérée, donc c'est pas le froid qui me fera froid, mais dans le cercueil, je ne veux pas être en manteau. Mais je ne peux pas être bras nus. Mes filles ont trouvé ça dans l'armoire. Elles ont dit, « tiens maman, ça c'est gai, tu seras mieux avec ça. Donc ce sera avec le tailleur bordeaux. Et pas cette robe de Noël... »

L'évocation des derniers vêtements comme support à la narration

En tant qu'enveloppe textile le vêtement quand il est le nôtre, et qu'il nous convient, semble contenir l'histoire de multiples liens, notamment ceux de l'investissement affectif depuis la toute petite enfance. C'est aussi le contenant de la manière dont l'individu s'inscrit dans une famille, dans une culture. Il a plusieurs fois été dit combien il est réconfortant d'en espérer la continuité jusque dans la mort.

Une mère indique qu'elle a distribué les vêtements de sa fille décédée à 29 ans, à des parents, des amis qui voyagent afin qu'ils les donnent dans les différents pays où ils séjournent à des personnes qui en auraient besoin. Elle pense qu'ainsi «quelque chose» de sa fille survit dans le monde. Des vêtements de sa fille sont portés. « Un mois après, j'ai invité toutes ses amies à un repas et j'ai dit : *« il faut que ses habits vivent. Et ce qui est important pour moi, c'est qu'il y ait des objets dans le monde entier. Dès que j'avais une amie qui partait aux Antilles, aux Etats-Unis ou ailleurs, c'était de prendre des objets et de les laisser vivre leur vie dans d'autres lieux qui est une manière symbolique, comme elle aimait beaucoup voyager, qu'il y ait des objets un peu partout. Les personnes se sont bien prêtées à ça. Vous ne les jetez pas mais vous les donnez à quelqu'un que vous aimez bien ou qui en ont besoin. Pour que les choses vivent autrement. »*

Dans la diversité des témoignages recueillis, des surprises se sont glissées. Ainsi la chemise d'hôpital élimée et si douce que c'était devenu la tenue préférée de ce monsieur à la toute fin de sa vie. Il en a dit la précieuse légèreté et sa volonté qu'elle soit son dernier vêtement. *« Je ne supporte plus rien, il n'y a qu'elle que je peux encore porter. Pourvu qu'elle m'accompagne de l'autre côté, mais je sais que ce n'est pas la tenue correcte exigée ! »*

Cette chemise, souvent détestée au nom de la pudeur abimée, et nommée par des mots-stigmates : « camisole » et même « grabataire » dans certains hôpitaux, trouvait ici, à être réhabilitée.

C'est une grande chance, dans des études comme celles-ci, d'être récipiendaire de tels récits, certes subjectifs, échappant sans doute au leurre d'une possible description objectivante des faits. Nous entendons en effet toujours le contenu des entretiens comme « le témoignage conscient par lequel l'autre propose un accès à sa situation. » (C. Draperi, philosophe). Ainsi, se donne à entendre l'originalité de la parole, et le savoir expérientiel propre à chaque histoire, comme avec ce « Dernier Vêtement d'Éloïse » :

« Je parlerai du décès d'un proche, celui de ma mère qui a eu lieu il y a quatre ans, un 28 avril, à l'âge de 90 ans.

Le corps usé par une déficience locomotrice et une vie de travail assez pénible, maman s'est éteinte après trois semaines dont une d'agonie, suite à une ultime chute dans sa maison, située dans un tout petit village ariégeois de 300 habitants.

Elle était veuve après un remariage depuis près de 30 ans et comme elle avait enterré son fils aîné, décédé lui à 50 ans, j'étais celui sur qui se reportait toute son affection.

L'âge avançant, les chutes se multipliant, la mémoire se détériorant, je venais de plus en plus souvent passer quelques jours avec elle. Nous échangeions librement de ses derniers temps. Plusieurs fois, elle me demandait de refaire la liste de distribution de ses bijoux, de revoir l'état du linge qu'elle voulait nous léguer, de mettre de côté les vêtements qu'elle n'avait pas encore totalement choisis pour sa mise en bière. Devant les robes que je sortais de l'armoire nous discutions ensemble de l'intérêt de choisir tel ou tel vêtement. Vers la fin son choix s'était fixé sur la robe qu'elle avait portée lors du mariage de sa petite fille : une robe grise, légère faite d'une sous robe en satin et d'une légère tunique en voile moucheté de pastilles grisées. Maman était coquette, et c'était la dernière tenue sur laquelle elle n'avait pas lésiné. En me disant que le jour où elle avait porté la première fois cette robe, cela avait été un bonheur immense, elle m'avait convaincu de son choix. Ce jour là, maman était jolie et avait reçu plein de compliments sur sa tenue.

J'ai accompagné maman jusqu'à sa dernière expiration. L'équipe d'infirmiers qui se relayait tous les jours auprès d'elle depuis plus de vingt ans est venue faire sa dernière toilette. Ils étaient tous au courant de ce qu'il fallait lui mettre. Une des infirmières qui s'était occupée de maman le plus longtemps, a quitté la formation qu'elle suivait à 80 km de là pour venir faire sa toilette mortuaire et l'habiller et j'y ai participé parfois maladroitement.

Je suis allé chercher la robe et l'infirmière une jolie combinaison, les sous vêtements, soutien-gorge et culotte. Même avec la dextérité qu'elle possédait, et l'aide que je pouvais lui apporter, cela ne fut pas facile. Nous nous sommes reculés pour voir l'effet de notre travail

quand l'infirmière s'exclame : « J'ai oublié, les portes jarretelles. Il lui faut absolument les porte-jarretelles. Elle ne peut pas partir sans ça. Je la connais bien elle si féminine ! » Mettre les bas et cet accessoire nous a pris du temps et nous a donné l'occasion d'évoquer la vie amoureuse de maman.

Bref, elle était prête. Enfin pas tout à fait. Elle n'avait pas de bijoux. Ceux qu'elle portait régulièrement, elle s'en était débarrassé et les avait glissés dans une jolie boîte en liège. Par contre, je ne sais plus si elle avait gardé ses boucles d'oreilles, deux petites billes en or. En lui mettant le petit chapeau et la voilette qu'elle portait le jour du mariage de sa petite fille et ses plus belles chaussures orthopédiques, nous avons mis une dernière touche à sa parure. Elle était prête. Son pauvre petit corps tout cabossé était revêtu de bonheur et son visage creusé douloureusement par plusieurs jours d'agonie ombré de douceur par la voilette. Autour d'elle sur le drap qui la recouvrait à moitié j'ai déposé quelques iris qu'un voisin m'a laissé cueillir. C'est ainsi qu'après quelques soins de thanatopraxie nous l'avons veillé deux jours et deux nuits.

Le personnel des pompes funèbres l'a installée dans le cercueil qu'elle avait choisi lors du contrat obsèques (un contrat dont nous avons discuté les avenants). J'ai demandé à mon entourage qui voulait voir une dernière fois maman. Sachant que je garderai en moi l'image de cet instant, je n'ai pas pris de photographie.

Elle été enterrée au milieu d'un cimetière qui a été parfois un terrain de jeux qu'écolier j'affectionnais, dans un caveau qu'elle avait fait construire avec son époux dans les années 60.

Le lendemain, mon compagnon a eu l'idée de faire l'inventaire des nombreuses écharpes et foulards que maman gardait dans de jolies boîtes ou bien pliées dans une de ses armoires. Puis après avoir choisi celle qu'il garderait pour lui, il est allé en faire une distribution aux voisins proches, à tous ceux qui venaient la voir souvent. Une initiative qui a surpris et touché les amis de maman qui pouvaient dire « Nous l'aurons ainsi autour du cou ! »

Le reste de ses vêtements a été donné à une association d'entraide qui en fait la collecte »

VII) Porter attention au vêtement en tant que professionnel, une éthique du prendre soin

Dans une étude auprès des soignants portant sur la mort, l'accompagnement et les soins palliatifs dans un service de médecine interne, qui a été réalisée dans le cadre de sa thèse de médecine, Isabelle Richard a montré combien dans la fin des années 80, les infirmiers qui devaient effectuer la toilette du mort n'adhéraient pas aux gestes que leur demandait l'hôpital, « Envelopper le corps dans un drap leur semblait de « l'emballage », comme on le ferait d'une marchandise. L'idée d'emballage vient sans doute de ce qu'ils avaient aussi à recouvrir et à enfermer le visage. Nouer le drap autour du cou leur donnait l'impression d'étrangler la personne. Il le fallait bien puisque sans cela, les brancardiers ne voudraient pas emporter le mort ». Elle relevait aussi que les pratiques et les sentiments à l'égard de ce moment particulier de la toilette mortuaire et de l'habillement du défunt ont à cette époque progressivement changé : « les gestes de la toilette apparaissent comme un rituel que retrouvent et rétablissent les soignants ». Auparavant, indique-t-elle, les

soignants utilisaient ce qu'ils appelaient des « draps d'amphi » ; c'étaient des draps fins, blancs, sans inscription, exclusivement réservés à l'enveloppement des personnes mortes... puis, ils se sont mis à utiliser des draps du service, de couleur jaune pâle, au nom des Hôpitaux de Paris. Les draps sont lavés et réutilisés pour d'autres patients. Une pratique qui témoigne selon elle « d'une proximité que la mort garde avec les vivants ». Les vêtements personnels du défunt peuvent être déposés au funérarium ou être rendus directement à la famille. Les soignants en préparant le sac de vêtements, se disaient soucieux « de ne pas mettre tout en boule », en disant penser à la famille qui va recevoir ce sac plastique à la maison ¹⁷.

De même, dans les chambres mortuaires, à la fin des années 1990, se déploie une réflexion éthique dont rendent compte les travaux publiés par l'Espace éthique de l'AP-HP, quelques années plus tard, notamment dans *Soigner après la mort*. Marguerite Romigière, ancien cadre infirmier en chambre mortuaire y écrivait ceci : « Le mort ne reste une personne que si il représente pour moi un sujet d'attention ». Elle expliquait aussi présenter des excuses, demander pardon au mort pour un geste maladroit. Cette attitude empreinte de délicatesse perdure. Nous en avons entendu de multiples répliques chez les professionnels d'aujourd'hui, qui parlent au mort et lui disent aussi « pardon » quand ils sont contraints de le manipuler brusquement, particulièrement lors de l'habillage : « *Et puis souvent, je parle avec les défunts, des trucs tout cons comme 'là vous êtes beau', ou 'désolé, je crois que la coiffure, c'est pas ça !'. C'est souvent tout bas, mais parfois à voix haute. Et puis parfois, je les engueule quand un vêtement est souillé juste avant que la famille arrive. C'est arrivé la semaine dernière pour un jeune. J'ai crié 'ah non, t'es pas cool'. Je crois que c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour rester humain. J'aurais pas aimé être dans une équipe qui m'aurait vanné de faire ça* »

Soulignons cette attention qui veut en thanatopraxie, comme dans de nombreuses équipes en funérarium, que si un bouton se détache, il soit recousu. L'intégrité du vêtement est recherchée comme marque du respect pour la personne décédée et ses proches et les pratiques de plus en plus fréquentes de découpes dans le dos sont jugées négativement

¹⁷ Cf. Isabelle Richard « Mourir à l'hôpital » in *Mourir aujourd'hui. Les nouveaux rites funéraires*, sous la dir. de Marie-Frédérique Bacqué. Paris. Ed. Odile Jacob, 1997

« Nous, ça nous choque ! ». Découper les vêtements, les maltraiter

Couper le vêtement dans le dos, « Ça ne se voit pas, une fois couché sur le dos » nous dit un médecin de soins palliatifs. C'est de fait une pratique fréquente dans les services de soin qui indignent pourtant des professionnels des chambres mortuaires : « *on est choqués quand les défunts nous arrivent comme ça. C'est un savoir-faire d'habiller les morts, et nous on sait, sans rien découper !* ». Cela renvoie à l'intégrité du vêtement tout autant que celle du corps qui fait souvent l'objet de réflexions qui peuvent paraître acerbes mais qui posent ceux qui s'occupent des défunts en défenseurs d'une dignité corporelle : « *Qu'est-ce qu'ils leur font là-haut pour que les corps nous arrivent dans cet état ?* »

L'anthropologue suisse, Yvonne Preiswerk, rapporte cette même pratique de la découpe dans le dos pour les villages ruraux des Ormonts:

« Si l'habit était devenu trop petit, on le gardait et on le mettait au mort. Dans ce pays, on le coupait dans le dos. On faisait une entaille profonde sur toute la longueur du dos. Ça ne se voyait pas quand le mort était couché dans son cercueil une fois qu'il était fait, c'est-à-dire une fois que sa toilette avait été faite ».

Réparer ou pas la violence

Nous avons entendu à plusieurs reprises le souci des agents des pompes funèbres et des thanatopracteurs de faire disparaître les vêtements déchirés et maculés de sang ou de boue, comme si cette souillure pouvait majorer le chagrin et confronter à l'insupportable :

« *La première chose que je fais, si il n'y a pas d'obstacle médico-légal, c'est nettoyer, éliminer les traces, les saletés. On ne jette plus les habits déchirés et tachés car il est déjà arrivé que des familles me demandent à récupérer les vêtements de l'accident. La première fois ça m'a choqué, mais j'ai réfléchi. Ils ont peut-être besoin de ça. Alors quand ça arrive je leur dis 'revenez demain, je vais les préparer' et je les emporte chez moi pour les laver. C'est pas une lessive facile à faire, remarquez ! Mais je ne peux pas leur donner sales. C'est d'une telle violence...* »

En écoutant ce témoignage, nous pensions au livre de Marie Dell'Aniello, *La mort d'Yves*, où les vêtements souillés du mort sont utilisés par le thérapeute québécois

Gilles Deslauriers pour faire prendre conscience à la famille de la réalité de la mort. Les subtiliser, les faire disparaître, ajouterait d'après lui, à l'irreprésentable¹⁸.

Dissimuler la violence, bannir la vue du sang, n'est d'ailleurs pas toujours souhaité ou souhaitable comme le montre les rites juifs, où les données symboliques partagées par les croyants permettent d'intégrer ce qui, dans d'autres contextes culturels, confine à l'inmontrable :

« Celui qui meurt à la suite d'un acte de violence, ou parce qu'il a perdu son sang, ou une femme qui meurt pendant son confinement après un accouchement, doit être enterré dans les vêtements ensanglantés qu'il portait au moment de sa mort, et non dans un linceul. Cette coutume est fondée sur l'idée que les dernières gouttes de sang, dont la perte est la cause immédiate de la mort, font partie du corps, et exigent à ce titre d'être ensevelies elles aussi, et puisqu'il n'est pas possible de les retirer des vêtements, elles doivent les accompagner dans la tombe. Mais celui qui est tué par noyade ou pendaison, sans qu'il y ait effusion de sang, est enterré dans la manière habituelle, (c'est à dire avec les takhrikhin, habits funéraires blancs, généralement en lin, dans lesquels la Hevra Kaddisha, société des derniers devoirs, enveloppe le défunt après sa dernière toilette). Même dans le cas où le cadavre est enterré avec ses vêtements, il est recouvert d'un drap blanc ».

Ce sang là ne doit pas être perdu.

Le sang de la violence était aussi traditionnellement visible en Corse : quand il s'agit d'une mort violente, la chemise ensanglantée du défunt est exposée dans la salle principale pour maintenir intact le désir de vengeance qu'exhortent les cris des *lamenti* et des *voceri*.

Les contaminations symboliques diffèrent, en effet. Là, le sang qui signe la violence et la mort est banni dans la blancheur d'un ordonnancement des « corps et des décors » pour reprendre l'expression utilisée par Anne Véga pour parler de l'hygiénisme hospitalier, alors qu'ailleurs sa présence mobilise les forces collectives selon l'adage qui veut que le sang attire le sang.

Réparer le malheur

¹⁸ Cf. *Rencontre entre un thérapeute et une famille en deuil. La mort d'Yves*, L'Harmattan, 2001.

Le droit de demeurer dans ses propres traces, empreintes...même pour les plus pauvres est apparu au détour d'entretiens menés dans un EHPAD de Marseille, dans un service accueillant des personnes à la rue. Parce qu'on y a réfléchi au processus de dépossession qu'entraîne l'entrée en institution, les soignants ont pu permettre par exemple à un homme de garder très longtemps ses vêtements même très sales, puisque qu'il ne voulait pas rester si on le déshabillait.

« Et pour les défunts, c'est pareil. Nous faisons très attention à leur mettre des vêtements qu'ils ont aimé porter de leur vivant »

Cette enquête permet aussi de repérer combien l'insécurité vestimentaire – quand elle n'est pas pensée et élaborée comme ici – peut engendrer de ravages dans des lieux censés accueillir et protéger les individus vulnérables.

Comme le décrit, la psychanalyste José Morel Cinq Mars, « Un tel lien d'intimité s'instaure entre l'homme et son vêtement qu'il semble devenir une doublure de la peau. Attaquer le vêtement serait alors comme attaquer le corps ou attaquer l'identité. »¹⁹

Nous avons aussi, suite à ces entretiens marseillais, rencontré les bénévoles et permanents de l'association *Les Morts de la rue*, à Paris. C'est toujours l'occasion de beaucoup apprendre :

« Les personnes du centre mortuaire des hôpitaux, c'est un métier qui n'est pas très facile car ils ont besoin de connaître les habitudes de la personne. Parmi les morts de la rue, il y a ceux qui ont des familles et des amis. Les gens de la chambre mortuaire font vraiment confiance à la famille qui connaît la personne.

Les chambres mortuaires quand elles n'ont pas les vêtements de la personne ou lorsqu'ils sont trop endommagés ne savent pas bien quoi faire, pourtant ils font des soins de conservation de bonne qualité. On nous a raconté que dans une chambre mortuaire un homme était mort en chemise d'hôpital et que le gars de la chambre mortuaire lui avait dessiné une cravate sur sa chemise. Était-ce pour honorer ou se moquer ? Ceux qui y étaient se sont posés la question.

Ce qui s'est dit aussi dans une chambre mortuaire, c'est : « nous on n'habille pas quand on connaît pas. On laisse en chemise d'hôpital, parce qu'on pense que les personnes n'aiment pas être déguisées ». L'attitude d'une équipe de chambre

¹⁹ *Quand la pudeur prend corps*, Paris PUF, 2002, p. 174

mortuaire c'est par exemple de dire : « de quel droit cette jeune femme je vais l'habiller en jean ou en robe ?

Il y a une fois où j'ai été choquée. C'est pour la femme de la femme de M. Une femme avec une vie compliquée, un long passé de rue. Elle est morte et a été amenée dans une chambre mortuaire très chère. Son mari a apporté de vêtements et ils l'ont mal habillée. C'est-à-dire que le jour du recueillement, c'était la pagaille dans ce lieu. Et cette femme s'est retrouvée avec une robe qui était tirebouchonnée, qui n'était pas bien mise. Le vêtement perd toute dignité. Un manque d'attention sur personne vulnérable.

Pour D. le Corse. La famille a demandé qu'on lui mette sa gourmette. Le personnel a demandé à la famille de confirmer qu'il mettait bien la gourmette dans le cercueil.

Je me souviens d'une autre situation pour une autre personne où des amis mettait des accessoires dans le cercueil, canette, grigris et un a pris un de ses poux et l'a jeté dans le cercueil comme une dernière blague en disant en riant « jusqu'au bout, tu partages ça ! ». C'était un geste de tendresse, compagnon de misère jusqu'au bout...

J'ai vu aussi des enterrements les plus libres, avec une grande liberté de parole et à la fin de la messe où l'on proposait un geste avec le goupillon, quelqu'un a enlevé son tee-shirt et l'a posé sur le cercueil. Et j'ai trouvé magnifique comme geste. J'avais trouvé ça beau, d'une belle liberté dans un lieu de culte...

La ville de Paris fait bien son boulot. Le temps du recueillement n'est pas égal pour tous selon les municipalités. Un monsieur qui était mort à B. et on était tombé sur l'adjoint au maire qui s'était démené pour qu'il ait un magnifique cercueil. Organisé par l'OGF. Les amis avaient apporté des vêtements. Ils étaient désespérés car ça ne fait pas partie du forfait d'habiller le mort. L'OGF voyant la détresse des amis ont dit 'on le fait gratuitement'. Ils ont pris de leur temps.

Parfois, c'est moins bien, avec l'absence de toilette, des gens qui attendaient 6 mois avant d'être enterré car les professionnels espéraient que les familles se manifestent avant, de présentation du corps pour un pendu auquel on n'avait pas mis de foulard et on voyait la trace de la corde...

Instinctivement les pauvres doivent payer. S'ils ne payent pas en argent, ils doivent payer en humiliation. De quoi ils se plaignent, on leur paye déjà leur enterrement, de quoi vont-ils se plaindre !

A Paris il n'y avait pas la possibilité de poser des fleurs sur les tombes des gens « indigents ». Il n'y avait pas non plus la possibilité de mettre leur nom dessus. Quand ils étaient transportés au cimetière, c'était le poids qui était qui était écrit sur le cercueil. Et il a fallu simplement de le dire pour que cela change. Il a fallu dire qu'il était interdit de déposer des fleurs sur le cercueil pour qu'on nous dise que c'était possible et qu'on puisse le faire. Idem pour les noms sur les tombes. Les décisionnaires sont capables de bouger. Mais le problème c'est que c'est commune par commune. La décence est demandée mais la décence n'est pas définie ».

Créer des vêtements pour les morts

Le souci écologique de plus en plus présent dans la réflexion sur les obsèques et le traitement des corps défunts, mais aussi l'envie de s'émanciper de la tradition pour se tourner vers la créativité, s'est plusieurs fois retrouvé dans nos échanges avec les professionnels autour de la démarche de l'australienne Pia Interlandi. Une styliste australienne crée des vêtements personnalisés pour les morts

Alors qu'elle habillait son grand-père pour ses obsèques, elle dit avoir trouvé sa vocation: dessiner des vêtements personnalisés pour les morts.

«J'étais en train de lacer ses chaussures. Et puis je me suis dit "mais où va-t-il marcher?". Il n'a pas besoin de chaussures.

Cette expérience l'a incitée à imaginer des vêtements «linceuls», en soie et en lin, qui enveloppent le corps et la tête des défunts afin, espère-t-elle, de leur offrir des habits agréables et personnalisés pour le dernier voyage.

Elle a aussi, comme plusieurs de nos interlocuteurs, pris conscience des contraintes environnementales

« Je prends en considération les contraintes de vêtements destinés à être enterrés», confie-t-elle. «Les contraintes concernant l'environnement sont fondamentales: il ne faut pas polluer la terre avec des plastiques. Il faut aussi être sûr que le tissu est beau et convient à la personne décédée».

Son attrait pour la mort en tant que période de transformation, l'a incitée à travailler avec des fibres biodégradables, d'apparence solide mais qui se délitent sous l'effet de la décomposition des corps.

L'habitude en Australie d'enterrer les femmes en joli tailleur et les hommes dans leur plus beau costume, quelquefois avec des pantoufles, la mettait mal à l'aise.

«L'idée d'enterrer quelqu'un avec un vêtement en polyester qui va perdurer après sa décomposition me gênait. En fin de compte, vous finirez en squelette vêtu d'une drôle de tenue en polyester".

Plusieurs des agents de pompes funèbres que nous avons rencontrés savaient que Pia Interlandi a mené de longues recherches sur les tissus, allant jusqu'à enterrer une vingtaine de cadavres de cochons vêtus de ses créations, afin de tester la dégradation de matériaux. Puis sur une année, elle a progressivement déterré les porcs, observant la détérioration des tissus et de l'animal.

«En un an, mes vêtements avaient complètement disparu. Quand nous avons déterré le dernier cochon, il n'y avait plus que des fils, des os et des racines».

La créatrice souhaiterait exposer les restes de ces linceuls, mais connaît des difficultés à obtenir des autorisations, même s'ils seraient conservés dans des conteneurs réfrigérés pour éviter les odeurs.

«J'ai des difficultés parce que l'idée est un peu dégoûtante. Mais les habits en eux-mêmes sont plutôt beaux», affirme-t-elle.

Alors que de plus en plus, les cérémonies d'enterrements s'écartent du rite religieux traditionnel pour refléter davantage la personnalité du défunt, la réflexion et les créations de cette styliste rencontrent un succès mondial.

Broder le poème ou la chanson préférés du défunt, son nom, ou dessiner son arbre généalogique sur son habit mortuaire sont quelques unes des idées que Pia Interlandi réalise depuis une dizaine d'années et que plusieurs intervenants du milieu funéraire en France aimeraient reprendre.

Ne pas taire les vols de vêtements

Dans un tout autre registre, quelques témoignages recueillis indiquent du linge volé, du linge manquant dans les services de soin, du matériel disparaissant dans les chambres mortuaires et ou les centres funéraires : *"Le linge, c'est un de nos sujets de dispute. On en manque toujours. On s'accuse les unes, les autres, de le voler. Mais pour en faire quoi? On accuse les résidentes, mais je vois pas où elles auraient pu le cacher! Je crois que c'est l'occasion de nous plaindre tout le temps. Comme ça on se plaint pas d'autre chose!"*

Ou encore :

« On a des gants, par exemple, qui disparaissent. Des gants à manches longues, par exemple. Qui a intérêt à embarquer ça chez lui ? Je ne vois pas. Il y a toutes sortes de vol, même de la colle à lèvres, vous imaginez ça ? Sans parler des blouses blanches ! Mais ça, je comprends mieux. C'est sûrement ce qu'il a de plus beau, de plus noble dans notre tenue... »

La blouse blanche, une tenue noble. Nos répondants y semblaient très attachés pour certains gestes, notamment dans les équipes médico-techniques des chambres mortuaires. « *Et puis, il arrive parfois qu'on nous prenne pour des docteurs !* ».

Selon une étude américaine parue en 2016, et certes limitée à l'univers de la dermatologie, les patients se déclarent eux aussi attachés à la blouse blanche, en toutes circonstances.²⁰

Revenons à la question du vol pour suggérer de rapprocher cette disparition fréquente du linge de la pratique de détournement qu'est la *perruque*. Michel de Certeau en propose une approche qui peut sans doute, sous certains aspects, éclairer les mystérieuses disparitions, notamment textiles. "Cette pratique du

²⁰ Cf. site Egora : 10 juin 2016. Vos patients vous préfèrent en blouse blanche !

Joshua D. Fox et coll. Patient Preference in Dermatologist Attire in the Medical, Surgical, and Wound Care Settings. JAMA dermatology, article mis en ligne le 1er juin 2016.

L'enquête a été menée en Floride, Etats-Unis, auprès de la clientèle d'un service universitaire de dermatologie où différentes consultations dermatologiques existaient : une consultation médicale non spécialisée ouverte au tout-venant, une consultation chirurgicale et une consultation spécialisée dans le suivi des plaies. Sur les 255 patients qui ont répondu à un questionnaire, une très grande majorité (92%) exprime une préférence pour un dermatologue vêtu de blanc, qu'il s'agisse d'une blouse blanche ou d'un "pyjama" blanc de chirurgien, plutôt qu'une tenue de ville, et cela quelle que soit le type de consultation, médicale ou chirurgicale. L'un des auteurs, le Dr Robert S. Kirsner (Université de Miami, Floride), dans une interview mise en ligne sur le site du JAMA, souligne que les médecins auraient tort de négliger leur présentation physique, celle-ci pouvant influencer dès le premier contact non seulement la relation médecin – patient mais aussi les résultats obtenus par le patient suite aux prescriptions médicales. Car dans leurs commentaires, les auteurs rappellent-ils que des études antérieures ont pu montrer que la tenue vestimentaire du médecin pouvait avoir un impact sur des paramètres mesurables tels que l'HbA1c chez des diabétiques ou le taux de cholestérol.

L'un des commentaires sur le site Egora mérite d'être partagé, tant il maîtrise l'analyse des bénéfices symboliques de la blouse blanche :

Par knocklezout, [il est médecin] le 11 juin, 2016 - 12:45.

Curieuse inversion symbolique !...

Quelle est donc la fonctionnalité de la blouse blanche ??? Si ce n'est de protéger le professionnel du caractère " salissant " et / ou " contaminant " des échanges professionnel / patient-client ou professionnel / objet-matériel puisque les risques sont dans presque tous les cas dans les deux sens ... (médecine , laboratoires divers, chaîne de production alimentaire etc). Le caractère " blanc " a été essentiellement déterminé par le caractère contaminant -salissant avec usage quasi obligatoire d' eau de javel pendant très longtemps et lavages à haute température répétés (de même que pour les couches lavables d' antan pour les enfants ...) auxquels les couleurs ne résistaient pas ...

Inévitablement dans notre espèce de fonctionnement mental magique, symbolique et projectif, même si le blanc n'était pas chargé d'autre signification symbolique au départ de l'usage, cela n' aura pas duré une semaine pour être détourné (au sens étymologique de la séduction ... se-ducere) et utilisé consciemment ou non à d' autres fins tout aussi utilitaires mais poursuivant d'autres buts ... Bien évidemment, quel que soit le fondement de l'usage de la blouse blanche dans l'exercice réel, un usage de 3 jours est un non-sens ... et il n'est pas rare d'avoir à changer de blouse une ou plusieurs fois dans la journée. Que font donc les chirurgiens orthopédistes (même si leurs blouses opératoires ne sont plus blanches, mais la patient est endormi ... les besoins ne sont pas les mêmes ; les blouses de consultation restent en majorité blanches !) .

détournement économique est en réalité le retour d'une éthique sociopolitique dans un système économique. Elle renvoie sans doute au *potlatch* selon Mauss, jeu de prestations volontaires qui comptent sur la réciprocité et organisent un réseau social articulé par "l'obligation de donner". [...] De ce fait, la politique du "don" devient aussi une tactique de détournement. De même, la perte qui était volontaire dans une économie du don se mue en transgression dans l'économie du profit: elle y figure comme un excès (le gaspillage), une contestation (le refus du profit) ou un délit (une atteinte à la propriété)."²¹

Nous sommes passés des vêtements des morts à ceux du personnel, car, dans les entretiens, nous passions souvent des uns aux autres : « *En fait, parler de nos propres habits pour vivre ou pour travailler, j'aurais jamais cru que ça avait tant d'importance* ».

Ou encore :

« *Parler pour la première fois, sérieusement, de l'habillement des morts, ça me donne à penser à ce que je voudrais porter à ma propre mort. Le boulot nous oblige souvent à cliver la part du travail de la part intime, votre étude, elle permet de relier les deux !* »

VIII) Conclusion :

Ainsi, le vêtement des morts peut se dire aujourd'hui de multiples manières. Protection, pudeur, ornementation, et personnalisation chargée d'affectivité sont les fonctions mêlées de la parure mortuaire que nous avons retrouvées dans la majorité des témoignages recueillis.

Pour les vivants comme pour les morts, la texture de l'habillement noue des fils sociaux, des fils individuels et familiaux pour construire la trame de la subjectivation, elle se compose d'une enveloppe psychique et d'une enveloppe sociale qui sont à penser comme intriquées, en terme structurels et non comme différentes couches superposées.

Ce travail, sans doute très ou trop foisonnant, invite à s'engager dans les différentes pistes parfois simplement ouvertes pour être explorées davantage.

²¹ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1) Art de faire*, Folio.

Peut-être pourrait-il permettre dans les services, les établissements, de parler davantage de cette dernière parure, et de développer des attitudes de prévention et d'attention sur les enjeux de dignité liés au fait de vêtir ou dévêtir les défunts.

Il espère, enfin, permettre d'entrevoir des améliorations dans certaines pratiques et participer à dessiner les contours d'une éthique en ayant soin d'associer toujours l'ensemble des professionnels à la discussion.

BIBLIOGRAPHIE

Articles :

- ◆ BALUT Pierre-Yves, « Meubles et immeubles de la mort », *Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale*, n°3, pp 84, Ramage, 1984.
- ◆ DELAPLACE Grégory, « L'Invention des morts. Sépultures, fantômes et photographie en Mongolie contemporaine », Préface de Roberte Hamayon, 374 p., bibl., index, ill. (« Nord-Asie 1 ») Paris, Centre d'études mongoles et sibériennes-Ephe, 2008.
- ◆ HEBERT Yves, « Les rites funéraires d'autrefois » (Québec 1880-1940).
- ◆ LARRIBE Pierre, « Les soins apportés au défunt », *Études sur la mort*, 1/2007 (n° 131), pp. 149-153.
- ◆ MICHAUD-NERARD François, « Parler de la mort en 2007. Les nouvelles demandes des familles », *Études sur la mort* 2/2008 (n° 134), p. 105-113
- ◆ TREFFORT Cécile, « Du mort vêtu à la nudité eschatologique (XIIe XIIIe siècles) », in *Le nu et le vêtu au Moyen-Age*, Presses universitaires de Provence, n°47, 2001.
- ◆ GAUTIER Alban, « La chrétienté anglo-saxonne (VII^e-XI^e siècle) : à propos de quelques publications récentes », *Médiévales*, 56, 2009.
- ◆ « La naissance le mariage et la mort en Anjou » Cahiers de l'ISPA n°8, 1984.
- ◆ BAROU Jacques GALLOU Rémi « Vieillir et mourir en Afrique ou en France ? Regards croisés de deux générations d'immigrés subsahariens » *Gérontologie et société*, 2011/4 (n° 139)

Ouvrages :

- ◆ BERL Emmanuel, *Présence des morts*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire » 1956, 2010.
- ◆ BOËTSCH Gilles, CHEVE Dominique et CLAUDOT-HAWAD Hélène (dir.), *Décors des corps*, Paris, CNRS éditions, 2010.
- ◆ BLOCH Maurice, *Placing the dead tombs, ancestral villages and kinship Organization in Madagascar*, pp. 138-171. 1971
- ◆ BLOCH Maurice, « La mort et la conception de la personne », *Terrain*, n° 20, « La mort », pp. 7-20.

- ◆ CAROLL Maureen; WILD John Peter, *Dressing the Dead in Classical Antiquity*, Amberley 2012.
- ◆ MAUSS Marcel, « Rites funéraires en Chine. » Extrait de la revue *Année sociologique*, n° 2, 1899, pp. 221 à 226. Paris.
- ◆ MOLINIÉ Magali, *Soigner les morts pour guérir les vivants*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2006
- ◆ SCHMITT Jean-Claude, *Les Revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires » 1994.
- ◆ TROMPETTE Pascale, *Le marché des défunts* « Chapitre 2 / L'entrepreneur à la conquête du marché » 2008, Presses de Sciences Po, Paris.